

Marie-Michèle Cron

SISYPHE AUJOURD'HUI

Entre l'âme et la chair, Jana Sterbak rappelle à l'Homme sa condition fragile et mortelle

JUSTE À l'entrée de la galerie René Blouin plongée dans une semi-obscurité, l'objet dans son apparente simplicité et son imposante volumétrie, attend qu'un corps se glisse dans son enveloppe d'acier lisse. Au fond de la pièce, sur un mur peint en gris, un film dévoile le secret de sa mécanique : un modèle masculin placé dans le centre de la sculpture la fait pivoter, balancer d'un côté et de l'autre, les muscles tendus comme un arc, tel un spartiate luttant contre des forces invisibles pour ramener cette machine énigmatique dans sa position initiale. Fascination. Le regard est aimanté par ces mouvements incessants qui relient et soudent l'homme à la matière. C'est *Sisyphes II*, Roi de Corinthe et fils d'Eole condamné par Zeus pour avoir dépeuplé le royaume de Pluton et empêché les hommes de mourir, à rouler un énorme rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où il retombait inévitablement à chaque tentative. Entre le corps et l'esprit, entre l'âme et la chair, les oeuvres de Jana Sterbak nous rappellent notre fragile et mortelle condition.

C'est pourquoi, nul ne peut rester indifférent devant elles. Injectées de conflits, métaphoriques et empathiques, pétries de l'humour caustique et de la violente tristesse chère à la

« En réactualisant la mythologie, je veux faire une connexion avec le passé et démontrer que nous sommes toujours les mêmes... En tant qu'êtres humains, nous pouvons faire beaucoup de choses mais il y a des limites. Et ce sont ces limites qui m'interrogent. »

pensée slave (Jana Sterbak est d'origine tchèque), elles suscitent diverses réactions. Et bousculant au passage notre confort et notre indifférence, nous forcent à prendre en charge nos émotions pour nous faire comprendre, comme dans cette valse aux adieux drôle et lugubre de Milan Kundera, que « le monde moderne nous a privés même du droit au tragique ». Déjà, au début des années 80, Jana Sterbak présentait dans l'exposition de groupe *Menues*



Sisyphes II, de Jana Sterbak.

manoeuvres qui se tenait au Musée d'art contemporain de Montréal, une galerie d'objets évocateurs, main, pieds, coeurs, estomac, ortels, enveloppe, maison aux matériaux diversifiés : pâte à modeler, bronze, fer, caoutchouc coulé, entre autres.

D'emblée, l'artiste imposait son regard particulier, dense et intense, sur tout ce qui est caché dans le corps (cette structure qui protège comme une maison), sur nos viscères, sur nos entrailles, sur la vie qui bat à l'intérieur de nous et que nous

avons oublié de regarder.

Ce corps-là, fragmenté car traversé de tensions multiples, composait l'ossature de l'exposition *Corps à corps* qui se tenait le printemps dernier au Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa et qui est actuelle-

ment présentée aux Etats-Unis, à Boston, Cincinnati et San Diego. Une cinglante mise en scène de l'individu amputé de ses membres essentiels par les conflits sociaux, passionnels, idéologiques, où d'autres éléments venaient se greffer au domaine de

l'invisible : meubles, vêtements, galons à mesurer. Ainsi de la *Colonne vertébrale de rechange* en bronze patiné, image épouvantable a priori mais non dénuée d'une pathétique réalité, celle de cet étrange et stupéfiant transfert des dons d'organes ou de la « langue » en bronze, métaphore du ma sacré des protestants à Prague en 1621, parole ravie et coupée par la tyrannie et le pouvoir de l'autre. Un vocabulaire plastique cru de l'anatomie humaine qui venait se retourner littéralement comme une seconde peau dans *Vanitas : robe de chair pour albinos anorexique*, oeuvre sulfureuse par excellence qui créa la controverse que l'on sait : une robe de viande sanguinolente pourrissait sur son cintre, nature morte, douloureuse et écorchée que l'on refuse d'admettre, car symbole trop évident de notre irrémédiable décomposition corporelle. *Vanitas*, thème spécifique de l'iconographie du moyen âge, avec son assemblage d'objets liturgiques et scientifiques qui intégraient un crâne de mort. Celui-ci, n'était-il pas un motif culturel introduit officiellement et avisant les populations que toute chose en ce bas-monde est caduque ? *Vanités* comme orgueil. Rares sont les artistes qui comme Jana Sterbak, s'emploient à nous mettre la vérité, dure et crue, sous nos yeux et notre nez. Cette robe de viande nous demande de faire don d'humilité. Et ils en ont bien besoin, tous ceux qui revendiquent un pouvoir quelconque au nom de la liberté et de la démocratie.

« Dans cette robe, je m'étais ins-

« La robe de viande était pour moi l'incarnation de la vieillesse, cette vieillesse que nous n'acceptons pas dans notre société faite pour les jeunes car nous avons peur des maladies et de la mort. D'ailleurs, cette mort est toujours déguisée dans notre siècle. » C'est vrai. Pour éviter cette épée de Damoclès suspendue

pirée de la Marie-Madeleine de Donatello, une sculpture qui se trouve au Musée de l'homme à Florence raconte Jana Sterbak. Pour moi, c'est l'incarnation de la vieillesse, cette vieillesse que nous n'acceptons pas dans notre société faite pour les jeunes car nous avons peur des maladies et de la mort. D'ailleurs, cette mort est toujours déguisée dans notre siècle. » C'est vrai. Pour éviter cette épée de Damoclès suspendue

Voir page C-2 : *Sisyphes*

JOHN POZER

Le mouton noir du cinéma canadien

Nathalie Petrowski

« **V**OUS ÊTES QUI, vous ? » John Pozer, 35 ans, cinéaste canadien, né en Colombie-Britannique vivant aujourd'hui à Montréal, connaît bien la chanson. Chaque fois qu'il décroche le téléphone, parle à un journaliste ou à un fonctionnaire de Téléfilm Canada, chaque fois qu'il présente son premier film *The Grocer's Wife*, la question revient comme une absurde litanie. « Vous êtes qui, vous ? » façon un peu arrogante de dire de quel droit existez-vous et de quel droit venez-vous de faire un film qui est tellement canadien que c'en est presque épeurant.

John Pozer rigole. C'est vrai il

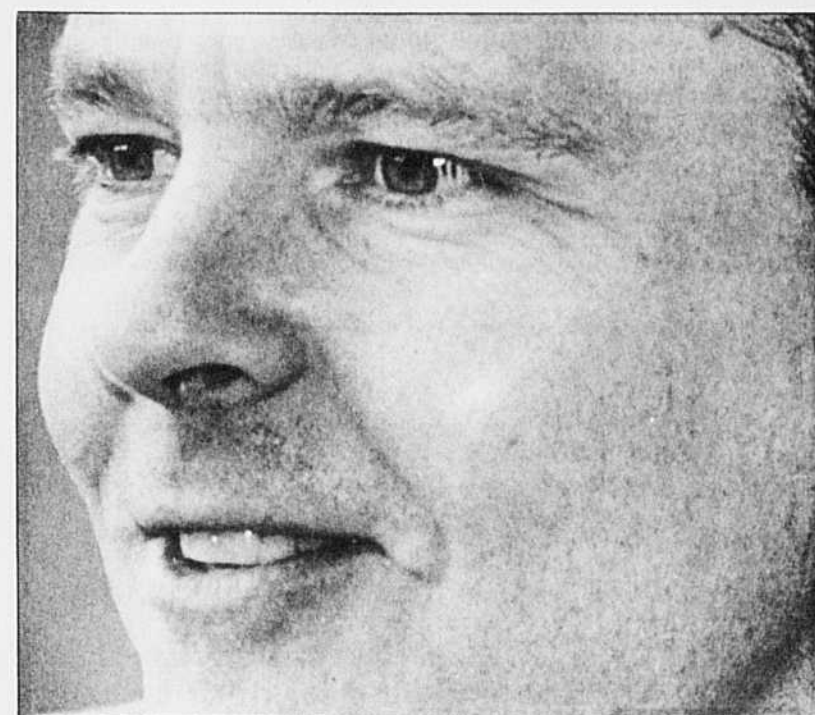
n'est personne. C'est vrai qu'avant *The Grocer's Wife* il n'existait pas. D'abord aux yeux du monde mais surtout aux yeux de ce pays complexe qui l'a vu naître à Kamloops B.C. en 1956 dans une famille normale, une famille de la classe moyenne où il ne fallait pas trop faire de vagues et où il valait mieux mettre sa tête dans le sable ou à défaut de sable, dans un nuage de coton ouaté. John Pozer a tellement vécu dans le coton ouaté que lorsqu'il s'est mis à écrire son premier scénario après deux années d'école de cinéma et plusieurs mois sur les plateaux de tournage, il a craqué. Volontairement. Consciemment. « With a vengeance » comme disent les Anglais. Fini le bonheur. Évaporer le nuage de coton ouaté. Bye bye les abeilles et

les petits oiseaux. John Pozer a décidé que son film serait différent. Que ce serait un film à petit, voire minuscule budget. Un film qui ne devrait rien à personne et qui se passerait de tous les éléments standard — les poursuites en auto, les coups de feu, le sexe, la drogue et le rock'n'roll — bref de tous les clichés du cinéma américain. Un film noir comme les êtres humains le deviennent quand ils sont piégés par des circonstances atténuantes. Un film aussi dangereux qu'un camion qui fonce sur la glace vive bordant un ravin. Bref, un film canadien, dans tous les sens du mot ou plutôt précisément peut-être dans le sens le plus strict. Le Canada dans toute son horreur. Le Canada

dans toute son étouffante aliénation. Le Canada quand la neige a fondu, que les grands espaces ont rétréci et qu'il ne reste plus que la méfiance, le malaise, l'incapacité de vivre.

« Nous autres les Canadiens on est un peu dans une position inconfortable, dit Pozer. D'un côté il y a notre mère britannique qui nous trouve un peu simplistes et de l'autre, il y a notre frère américain, celui qui est toujours plus beau, plus fin, plus intelligent que nous, celui qui gagne toujours la médaille et nous relègue au plan de bon troisième. Pour combattre les effets débilissants de cette situation, on est obligé de faire beaucoup d'efforts et de se faire croire toutes sortes d'histoires juste pour se rassurer. »

Voir page C-2 : *Pozer*



John Pozer



THÉÂTRE

Scalpel du diable

À 30 ans, Jean-François Caron fait partie de la nouvelle vague de dramaturges québécois qui jettent sur la société façonnée par les baby-boomers un regard souvent impitoyable. Gilbert David a rencontré l'auteur de *Scalpel du diable*, présenté à la Licorne. Page C-2



JAZZ

Les frères Marsalis

Depuis toujours, les frères Wynton et Branford Marsalis sont sujets de polémique. Les gens qui apprécient leur sensibilité musicale veillent sur eux avec autant de soin que ceux qui les détestent en prennent pour vilipender les balades qu'ils poursuivent sur les bas-côtés de l'Histoire du jazz. Page C-6



CINÉMA

Le onzième commandement

Inconnu il y a trois ans, le réalisateur polonais Krzysztof Kieslowski s'est acquis la confiance du public avec son *Décatalogue*. Il nous offre aujourd'hui *La double vie de Véronique*, Prix de la critique internationale et prix œcuménique au dernier festival de Cannes. Page C-3

GEO

Itinéraires: La Côte Est de New-York à Montréal



Numéro spécial:
LA NOUVELLE ANGLETERRE

GEO, le magazine de ceux qui habitent la Terre

En vente
chez
votre marchand
de journaux

THÉÂTRE

Le monde selon Régine qui a 15 ans en l'an 2005

Création du *Scalpel du diable*, de Jean-François Caron, à la Licorne

Gilbert David

JEAN-FRANÇOIS CARON, à tout juste 30 ans, fait partie de ce qu'il faut bien appeler une nouvelle vague d'auteurs dramatiques québécois qui, sans rompre avec leurs prédécesseurs, jettent sur la société façonnée par les *baby-boomers* un regard souvent impitoyable. Je m'en ouvre à lui dans les premiers instants de notre rencontre en ce début d'après-midi ensoleillé. « Je me sens, en effet, complice d'autres auteurs comme Dominic Champagne, Pascale Rafie et Jean-Frédéric Messier. Nous partageons le goût d'échanger ensemble et même celui de travailler à des projets communs », convient-il.

Caron sent approcher avec un mélange de confiance et de vertige la première de sa nouvelle pièce, le *Scalpel du diable*, qui prendra l'affiche à compter du 29 octobre à la Licorne, dans une production du Théâtre de la Manufacture. « On est un peuple qui ne se donne pas le droit à la culture », laisse-t-il tomber. Et d'ajouter : « Ce n'est pas pour rien que dans ma pièce précédente, *J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres*... j'ai choisi comme personnage central un écrivain. Les auteurs d'ici ont souvent à justifier jusqu'à leur existence même. »

Finalement de la section écriture de l'École nationale de théâtre en 1984, il voit sa première pièce, *Donut*, être créée à la scène en 1986 par le Théâtre Il Va Sans Dire. En 1989, le Théâtre de Quat'Sous produit *J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres*... qui reçoit un très bon accueil critique; Alain Pontaut écrivait, par exemple, dans LE DEVOIR : « Il y a dans son anarchie du dynamisme décapant, dans sa vision scénique un humour inventif et jeune (...), dans son panorama socio-politique une vitalité, un allant, une force comique savoureuse, révélatrice et tout à fait rare. »

Conscient de la dette que le théâtre québécois a à l'égard de Michel Tremblay qui a permis à l'écriture dramatique d'ici de jouer avec la

temporalité », Caron estime être encore en apprentissage : « J'essaie à travers une pièce d'être le plus simple possible sans renoncer à la complexité que permet une structure non linéaire. Je raconte des histoires que je situe au cœur d'un paradoxe, par exemple celui du chaos et de l'inertie dans lequel le Québec actuel me semble se débattre et contre lequel je me bats moi-même. »

L'action du *Scalpel du diable* se passe en 2005, dans la demeure huppée d'un chirurgien réputé du nom de Gobeil. Pourquoi avoir choisi un tel écart temporel au futur ? L'auteur explique : « Parce que j'ai voulu que Régine, le personnage principal, soit née en 1990 et qu'on la retrouve à 15 ans alors qu'elle se met à fouiller le passé de ses parents, ce qui la ramène dans nos parages. En fait, poursuit-il, la jeune fille déclenche toute l'action qui touche trois générations de personnages nés soit en 1930, en 1960 ou en 1990. Régine parvient à secouer le train-train familial par l'entremise d'une composition française dont le sujet devait porter sur l'avenir, mais qu'elle détourne pour braquer l'attention sur ses parents à l'époque où elle est née, la nôtre. » Et il me glisse, l'air narquois : « Par ce petit saut dans le futur, j'ai voulu laisser entendre qu'on se rendrait au moins jusqu'en l'an 2005... Même si l'avenir que je propose n'est pas rose, l'énergie d'une adolescente de la trempe de Régine, qui est toujours à cheval entre la réalité et son imaginaire, permet d'espérer. Pour elle, la fiction est un chemin ouvert pour changer ce qui paraît insoluble dans la réalité. »

La première rédaction de la pièce remonte à la saison 1989-1990, alors que l'auteur profitait d'un programme — aujourd'hui disparu — du ministère des Affaires culturelles consacré au soutien d'auteurs en résidence. Dirigé par Jean-Denis Leduc et Daniel Simard, le Théâtre de la Manufacture, — qui, incidemment, célèbre cette année son quinzième anniversaire — a alors proposé à Caron d'entreprendre une nouvelle pièce. En plus d'écrire, grâce à une

bourse de 9000 \$, l'auteur a l'occasion de prendre du métier en participant aux activités régulières de la compagnie (comité de lecture, spectacles en répétition) et il peut profiter, au printemps 1990, d'un atelier de vérification de l'état du texte puisque sa pièce est lue par neuf comédiens — elle ne compte plus aujourd'hui que sept rôles —, sous la direction de Claude Poissant et en présence de Lorraine Hébert qui agit au titre de dramaturge-conseil.

À la lumière de cet atelier, l'auteur entreprend de remodeler et de peaufiner son texte qui connaît ensuite deux autres lectures dramatisées, cette fois publiques, l'une en février 1991 lors de la Semaine de la dramaturgie du Centre des auteurs dramatiques (Cead), l'autre en juin dernier à Paris, au Théâtre de la Colonne, dans le cadre d'un échange entre le Cead et Théâtrales, son pendant français. « Le théâtre est un travail collectif, commente Caron. En tant qu'auteur, je veux être là avec les comédiens et le metteur en scène pour savoir quand ça achoppe. Un texte dramatique n'est pas quelque chose d'immuable et, quand une équipe s'en empare, il est bien naturel qu'elle l'entraîne sur son terrain. C'est ainsi que le texte se met à vivre. Tant que je suis vivant, je refuse de me transformer en fantôme. J'assiste donc à presque toutes les répétitions. C'est parfois difficile, mais je ne me sens jamais menacé. »

Dans le petit restaurant qui occupe le devant de la Licorne, rue Papineau, on peut parfois entendre en provenance de la salle de spectacles les bruits occasionnels par le montage du décor qui occupera, à ce que j'ai pu constater plus tard, toute la longueur du mur de gauche. « Claude Goyette, le scénographe, a conçu un espace presque sans profondeur, me précise mon vis-à-vis, où chaque lieu sera identifié par un meuble principal très design; le public sera comme devant une vitrine sans vitre et il verra toute l'action prise entre deux lames d'acier, tranchantes comme un scalpel. » Les spectateurs suivront Régine



Jean-François Caron

PHOTO JACQUES GRENIER

partout dans sa quête d'une vérité douloureuse. « J'avais le goût d'écrire une pièce sur l'amour, à la suite d'une suggestion de Maude Guérin qui jouera d'ailleurs le rôle de Régine, me confie l'auteur. Mais finalement j'ai plutôt écrit un texte sur la souffrance de vivre dans une société inhumaine. Au Québec, j'ai l'impression qu'on dit « on s'aime » et que c'est aussi peu vrai que « on fait l'indépendance ». Tout nous fait peur. Je crois qu'on a même régressé parce qu'on en est rendu à faire semblant de ne pas avoir peur. »

C'est à Claude Poissant qui a signé la mise en scène de la pièce précédente de Jean-François Caron, que revient la responsabilité de matérialiser le monde vu à travers Régine. La distribution aligne les noms de Normand Daoust (qui, sauf erreur, effectue ici un retour au théâtre), Daniel Gadouas, Maude Guérin, Margaret McBrearty, André Montmorency (dans le rôle du patriarche des Gobeil qui, me précise l'auteur, s'est enfermé dans un mutisme qui est une maladie inexplicable), Christiane Pasquier et Denis Roy. Le ma-

gicien de la lumière qu'est Michel Beaulieu est du nombre, ce qui ne gâtera rien.

Le soleil illuminait violemment le visage de l'auteur en cette belle journée d'automne. « Il faut s'attendre à un déboulement de scènes, me souffle-t-il finalement dans son halo lumineux, à une espèce de vaudeville cruel. » Sur ce, je n'ai pu m'empêcher de penser que le théâtre québécois, soucieux de jouer ainsi des ombres et de la lumière, ne pouvait qu'être entre bonnes mains.

◆ **Sisyphé**

au-dessus de sa tête, l'homme a recours aujourd'hui à tout un arsenal de plus en plus sophistiqué d'artifices et d'astuces technologiques qui lui permettront de masquer cette peau devenue parchemin, feuille noircie d'écritures terrestres. Alors, avec *Golem* : les objets comme sensations, organes fantomatiques arrachés d'une anatomie virtuelle et grossièrement pétris dans divers matériaux. « Je l'écoute penser (dédié à Stephen Hawking) », têtes réduites en fonte magnétisées, ou bien *L'homme générique*, crâne rasé et code générique tatoué sur la nuque. Jana Sterbak continue à aborder les grandes révolutions de nos sociétés contemporaines : manipulations génétiques, biologie moléculaire, greffes d'organes, entre autres, et nous plonge dans une atmosphère expres-

sionniste où l'âme, impudique, se révèle dans le corps.

Ainsi, rappelez-vous le *Cabinet du docteur Caligari*, où César hypnotisé et assujéti à une puissance supérieure, n'est plus que l'ombre d'un monde rempli de luttes interminables. Une créature robotisée, un automate sans identité fixe dont les descendants sont le golem, statue d'argile à laquelle le rabin de Prague donne vie, et l'homonculus, androïde monstrueux créé en laboratoire. C'est *Métropolis* la glaciale, où les ouvriers sont esclaves de la machine et *R.U.R.* de l'écrivain tchèque Karel Kapec, un « drame collectif utopiste » qui tente d'éveiller les consciences à une mécanisation sans cesse croissante. Bien sûr, *Les œuvres au noir* de Jana Sterbak ne sont pas expressionnistes dans la définition littéraire que l'on pourrait leur

attribuer : ici, pas de geste exagéré, pas d'attitude « naïve », mais l'émotion peut y être poussée au paroxysme de ses frontières. Car, pour animer ses objets, pour les faire respirer, l'artiste leur inocule des étincelles de vie. *Le divan de séduction* en métal, vibre lorsque de légères ondes électriques le parcourent et devient un emblème des amours inassouvis. « Je veux que tu éprouves ce que je ressens », vêtement électro-électrique soudainement bardé de fils incandescents, revisite le mythe de Médée, célèbre magicienne abandonnée par Jason pour une autre. Pour se venger, Médée offre une tunique brûlante à sa rivale, incendie le palais et égorge ses propres enfants. Une histoire remplie de bruit et de fureur, amère comme le fiel, que l'artiste transpose dans notre contexte actuel.

« Dans la mythologie, il y a des organes qui sont liés aux différentes fonctions mentales et c'est ça qui m'intéresse dit-elle. Nous avons oublié toutes les fonctions biologiques de notre propre corps parce que nous sommes obsédés par cette idée d'immortalité qui est faussée au départ. En réactualisant la mythologie, je veux faire une connexion avec le passé et démontrer que nous sommes toujours les mêmes, que les problèmes que nous avons maintenant ne sont pas si différents de ceux des autres, hier. Jusqu'au, en fait, peut-on utiliser la technologie ? En tant qu'êtres humains, nous pouvons faire beaucoup de choses mais il y a des limites. Et d'une société à l'autre, ce sont ces limites qui m'interrogent. »

Crinoline métallique sur roue commandée à distance, *Télécommande II* répondait à la question en vacillant entre autonomie et sujétion. La jeune femme qui y prenait place pouvait se déplacer sans aucun effort musculaire dans l'espace alors que désormais, dans *Sisyphé II* (qui succède à *Sisyphé I*, une structure en bois), celui-ci peut contrôler la situation.

« *Télécommande II* parlait de liberté et de dépendance explique l'artiste. Le modèle qui est dans la crinoline a un certain pouvoir car elle a une position de hauteur. Mais, on doit la soulever pour la placer ou l'enlever de cette carapace d'acier. Dans *Sisyphé II*, nous avons le choix : rentrer, bouger ou être immobile. Ainsi, nous avons l'impression que nous allons du point à l'infini mais nous sommes toujours sur place. Seul, le mouvement peut corriger cette immobilité. » Corps soumis à des tensions perpétuelles, esprit tourné vers la liberté, à feu follet et évanescence, chair précieuse mise à nu par le regard déstabilisant des autres. L'œuvre impressionnante de Jana Sterbak ne parle, en fait, que de vous et de moi. Avec une force rare et déconcertante.

JANA STERBAK

Galerie René Blouin
372, rue Sainte-Catherine ouest
Jusqu'au 23 novembre 1991.

◆ **Pozer**

John Pozer rit mais cette fois-ci un peu plus nerveusement. Il ne veut pas trop en dire. Pas trop accabler la main qui ne l'a pas nourri et qui lui a fermé la porte au nez quand il a demandé une soutien financier pour ce premier film qui lui a déjà valu une mention spéciale au Festival des films de Toronto et un cadeau de 25 000 \$ d'Atom Egoyan. Il ne veut surtout pas passer pour le mouton noir du cinéma canadien. Et pourtant c'est précisément ce qu'il est : un mouton noir en rupture de ban avec le cinéma dit normal, un mou-

ton noir qui n'a pas su quoi répondre quand les trois programmeurs de Toronto lui ont demandé dans quel compartiment régional caser son film. « Alors John, ton film a été tourné en Colombie-Britannique, c'est donc dire que c'est un film de la côte ouest ? » « Pas vraiment a répondu John, toute la postproduction a été faite à Montréal. » « C'est donc un film québécois ? » ont-ils avancé. « Pas vraiment non plus, a-t-il répondu, tout la trame sonore et musicale a été effectuée à Toronto. » « Très bien ont répliqué les programmeurs, c'est un film torontois. » « Oui, mais, a ajouté John, le directeur photo vient de l'Alberta et le reste de l'équipe de Vancouver. » Les programmeurs ont soupiré de découragement. Rien à faire avec cet éternuement. Rien à tirer de ce film sinon la conclusion qu'à défaut de venir d'un endroit précis, il venait de partout, donc ce nulle part. Pas de doute possible. *The Grocer's Wife* était un film tout à fait canadien.

« C'est vrai que c'est un film canadien dit Pozer. La première chose pour être un film canadien d'ailleurs c'est d'éviter le sexe comme la peste. C'est ce que j'ai fait. Vous ne voyez pas la moindre scène de sexe dans mon film. Vous n'en imaginez même pas une. À tel point que dans mon prochain film, je me promets de faire quelque chose de vraiment, mais alors de vraiment érotique, un film québécois quoi. »

John Pozer se remet à rire. Il ne rit jamais de bon cœur mais avec une sorte de leur ironique au fond des yeux. Comme si la vie était tellement absurde qu'elle finissait par en être drôle. Tordante même. Ou alors complètement tordue comme les personnages de son film : des cas cliniques, des monstres d'humanité frustrée, des anti-héros qui ne s'élèveront jamais au-dessus de la fumée qui empoisonne leur ville et leur vie.

« C'est bête à dire, poursuit Pozer, mais je crois qu'il y a quand même une lueur d'espoir dans mon film. Je crois que Tim le personnage principal a finalement réglé quelque chose avec la mort de sa mère. Je crois que pour quelques secondes il a

arrêté de se mentir à lui-même et à tout le monde. Il a arrêté de faire comme si tout allait très bien dans le meilleur des mondes. C'est déjà quelque chose, non ? »

Je réfléchis un instant. Dans le fond, Tim c'est un peu lui, non ? John Pozer écarquille ses yeux. J'y vois poindre deux points d'exclamation. « Moi, jamais de la vie ! Enfin certaines parties de moi, sans doute comme tous les autres personnages d'ailleurs. Non, Tim c'est un bon Canadien comme j'en ai rencontré des douzaines quand je travaillais l'électricien. Et d'ailleurs quand j'ai présenté le film aux gens de Trail où nous avons tourné le film, certains sont venus me dire qu'ils connaissaient Tim, qu'ils savaient même où il habitait. »

Je retire ce que je viens d'affirmer. Tim, ce grand dadais pour qui se faire couper les cheveux sans la permission de sa mère est un exploit, Tim qui fait tout pour se convaincre que la vie est belle et propre et programmée quand en réalité la vie est un peu laide, un peu sale et complètement désordonnée, Tim dans le fond, c'est un peu beaucoup le Canada. John Pozer se remet à rire. Il ne nie pas. Il ne confirme pas non plus. Il se contente de dire que chacun a droit à sa vision des choses, chacun a droit d'interpréter le film comme il le sent. « Ne nous méprenons pas, j'adore le Canada, dit-il c'est mon pays et je ne lui demande rien de sorte que je ne suis jamais déçu. Ce qui est dommage toutefois c'est qu'il y a au Canada une quantité incroyable de cinéastes inconnus qui sont bourrés de talent et qu'on n'aide pas parce qu'ils ne rentrent pas dans les cases. On préfère donner l'argent à des films comme *Black Robe* qui n'en ont pas vraiment besoin. C'est dommage, c'est tout. »

Le mouton noir se tait. Il n'a plus rien à ajouter sinon qu'il s'est remis à écrire un scénario inspiré de choses qu'il a vécues à Montréal au cours de la dernière année. Montréal n'a qu'à bien se tenir. Avec John Pozer dans les parages, ça sera sans doute drôle. Drôle mais certainement pas beau à voir...

CONVERGENCE

QUE LA LUMIÈRE SOIT!

Ici même à Montréal!

"Le point de vue des créateurs et des créatrices sur la télévision haute définition"

Visionnements et échanges avec des réalisateurs et des réalisatrices d'Europe et des États-Unis, spécialistes en la matière.

Dimanche, le 3 novembre 1991
Salle Jean-Desprez
Société Radio-Canada
1400 boulevard René-Lévesque Est
ENTRÉE GRATUITE

Avec la participation de:
La Société Radio-Canada et la Société de radio-télévision du Québec (TéléVISIONS 91)
Téléfilm Canada
La Société générale des industries culturelles (SOGIC)
TéléSAT, Canada
Le fonds de télévision Maclean Hunter
Le ministère des Affaires internationales du Québec
La Cinémathèque québécoise/Musée du cinéma
Le Bureau du cinéma de Montréal (CIDEC)

CONVERGENCE
335 boul. de Maisonneuve Est
Montréal (Québec) Canada H2X 1K1
Tél.: (514) 842-9763 Télécopieur: (514) 842-1818

La Société Philharmonique de Montréal

L'ORCHESTRE DE CHAMBRE FRANZ LISZT

DE BUDAPEST

Heidi Klassen, soprano — Choeur de l'UQAM

dirigé par **MIKLÓS TAKÁCS**

MOZART

Petite musique de nuit
Exultate, jubilate
Messe Ut minor
Symphonie n° 40 sol mineur

Mardi, le 5 novembre 1991, 20 heures
Église Saint-Jean-Baptiste
Angle Rachel et Henri-Julien (Métro Mont-Royal)
Admission: 20 \$ Billets en vente: Place des Arts
Réseau Admission: 522-1245 (plus frais de service)
À l'entrée de l'église, une heure avant le concert

cadm

Conservatoire d'art dramatique de Montréal

Pour le bien de l'amère patrie
de T. Wertzenbaker

une production autogérée des élèves de troisième année dirigés par Henri Chassé

du 1^{er} au 9 novembre 1991
à 20 heures
relâche le 3 novembre

au Studio-théâtre Jean-Valcourt
100, rue Notre-Dame Est
Montréal
métro Champ-de-Mars

Entrée libre avec laissez-passer
R.S.V.P.: (514) 873-4283

Gouvernement du Québec
Ministère des Affaires culturelles

Québec

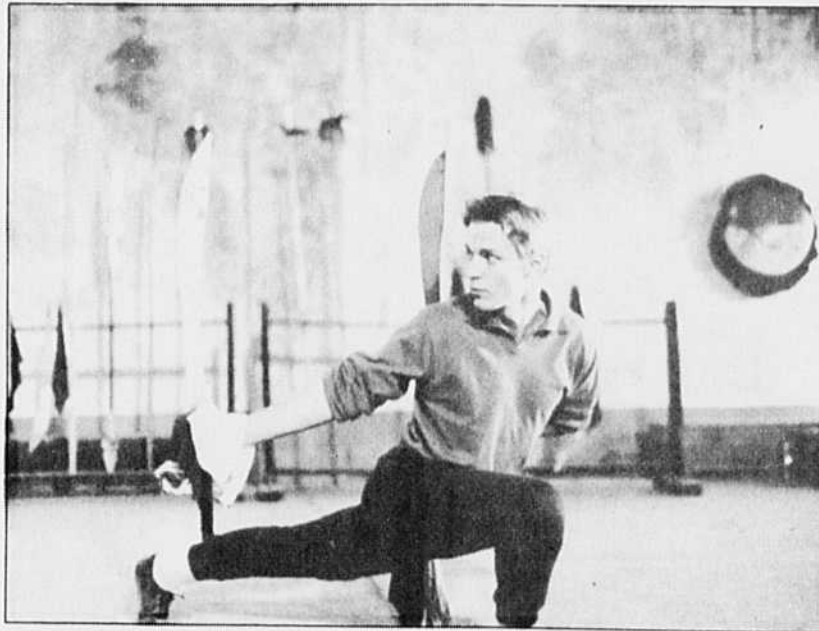
CINÉMA

Un Américain en Chine

Iron and Silk

De Shirley Sun, avec Mark Salzman, Pan Qinfu, Jeanette Lin Tsui, Vivian Wu. Scénario: Mark Salzman et Shirley d'après le récit autobiographique de Mark Salzman. Images: James Hayman. Direction artistique: Calvin Tsao. Musique: Michael Gibbs. USA, 1990. 90 minutes.

Francine Laurendeau



Iron and Silk, un film de Shirley Sun, avec Mark Salzman et Pan Qinfu.

À TREIZE ANS, Mark subit un véritable coup de foudre en voyant son premier film *kung fu*. Il les dévore tous, s'initie aux arts martiaux et se débrouille pour apprendre à baragouiner la langue de Bruce Lee en travaillant dans un restaurant chinois. Mais ce n'est pas seulement pour le karaté que la Chine l'attire. C'est parce que la population chinoise représente le quart de l'humanité et qu'il veut connaître ce quart.

Donc plus tard, à l'université, il va se mettre sérieusement à l'étude de la langue et de la littérature chinoises. Et c'est en 1982 qu'il réalise enfin son grand rêve: il réussit à se trouver un poste de professeur d'anglais en Chine où il passera deux années riches en surprises et en émotions de toutes sortes.

Le film commence le jour où Mark (Mark Salzman) descend du train à Hang-Chou, belle ville déjà remarquée au XIIIe siècle par Marco Polo. Première surprise: ses élèves. Ce sont des hommes et des femmes de tous âges qui étaient pro-

fesseurs de russe mais que, pour des raisons politiques, on oblige à se recycler en anglais. Cela ne les enchante pas forcément. Mais petit à petit, le jeune Américain et son groupe vont mutuellement s'apprivoiser.

Autre surprise: on lui a assigné un mentor, Madame Hei. Il croyait que c'était pour perfectionner son chinois écrit. Mais dépassant l'art de la calligraphie, cette femme sage, qui deviendra son amie, lui inculque les

règles élémentaires du savoir-vivre oriental. Peu à peu, il aura l'impression (et peut-être l'illusion) de mieux comprendre les mystères de l'âme chinoise.

Bonheur: après d'interminables tergiversations, il est accepté dans la classe d'un célèbre professeur d'arts martiaux (il faut dire *wushu*), interprété par Pan Qinfu, le maître lui-même, qui ira jusqu'à lui donner des cours privés. Et il va tomber amoureux d'une jeune femme médecin. Mais bientôt, une campagne contre la « pollution spirituelle » va lui compliquer la vie et, plus encore, compliquer la vie de ses amis chinois qui

osent continuer à le fréquenter.

Iron and Silk ne se distingue pas par l'inventivité de sa réalisation. C'est honnêtement tourné. L'acteur principal, Mark Salzman, un assez fade blondinet, ne vous fera pas non plus l'effet d'une révélation. Et pourtant, c'est une très agréable surprise dans l'avalanche de nouveaux films qui déferlent ces temps-ci sur nos écrans.

Une agréable surprise parce que, entièrement tourné au Céleste Empire et inspiré d'une histoire vraie, cette photographie en coupe de la société chinoise est riche en observations de toutes sortes qui nous en apprennent plus long sur les mentalités, sur les traditions, sur les tabous chinois et sur la façon dont la conjoncture politique se reflète dans la vie quotidienne, qu'un docte traité de sinologie que, de toutes façons, nous ne lirions pas. Je me retiens de vous raconter les perles qui font le charme de ce film. Ce que les Chinois pensent du baiser. Leur conception de la beauté féminine. Ce qui compte d'abord pour eux dans l'existence. Il y a des méprises déconcertantes qui en disent long sur l'abîme qui sépare nos cultures. Des moments touchants aussi où la compréhension jaillit d'un regard ou d'un geste.

Il va sans dire qu'une telle entreprise aurait été impensable à l'époque de la Révolution culturelle comme elle le serait sans doute aujourd'hui. Les dernières séquences ont en effet été tournées en mai 1989 et l'équipe a quitté Hang-Chou le 2 juin, c'est-à-dire très exactement à la veille des événements de la Place Tiananmen. Un film qui mérite le détour.



Homicide, une réalisation de David Mamet.

Bien mené, bien joué

Homicide

Réal. et scénario: David Mamet. Avec Joe Mantegna, William H. Macy, Natalija Nogulich, Ving Rhames. Images: Roger Deakins. En v.o. anglaise au Faubourg.

Odile Tremblay

C'EST UN POLAR au propos très controversé qu'a réalisé l'Américain David Mamet. *Homicide* ouvrait le festival de Cannes cette année, laissant les spectateurs perplexes. Il faut dire que le film cause d'antisémitisme, que le sujet est toujours explosif. D'autant plus que l'action se déroule à Chicago, qu'il y est question des difficiles rapports multi-ethniques entre les citoyens et la police, sujet aussi brûlant chez nos voisins du Sud qu'à l'intérieur de nos frontières. Après *House of Games* et *Things Change*, Mamet, réputé surtout comme grand scénariste de cinéma et auteur de théâtre, signe ici un troisième long métrage, film dense, foisonnant, placé sous le signe de l'action, du sang et des allégeances, avec un héros qui cherche son identité et ses racines. Le cinéaste ne prend pas vraiment partie, refuse de conclure, de porter la croix et la bannière. Certains lui ont reproché, à mon avis à tort, cette ambivalence. Elle seule peut traduire l'inconfortable position entre deux chaises qu'occupent plusieurs Juifs américains. Mamet n'a d'ailleurs rien inventé, mais s'est inspiré des expériences de son propre cousin dans la police de New York.

Côté facture, *Homicide* s'inscrit dans la tradition du pur polar. Il met en scène un policier, Bobby Gold (Joe Mantegna), qui bosse à l'escouade homicide. Il est juif, il a presque oublié, élevé sans calotte, sans avoir jamais appris à déchiffrer l'hébreu ni fréquenté les synagogues. Chez ses collaborateurs de toutes origines ethniques, il est réputé fin négociateur et homme probe capable d'affronter la faune des ghettos où son travail l'entraîne. Mais un jour, l'as des flics tombe sur un cas étrange. Appelé à enquêter sur le

meurtre d'une vieille femme juive, dans le ghetto noir, il se retrouve au coeur d'un complot antisémite perpétré par un groupe d'extrême droite. Il y a des néo-nazis à Chicago, ils sont structurés, armés, et ils n'entendent pas à rire. Juif ou policier avant tout? Bobby Gold aura à se définir, à se situer. Des Juifs lui réclament son aide, une diaspora à laquelle il ne s'est jamais identifié mais qui tout à coup l'interpelle comme aux jours noirs de l'Holocauste. Sauf que dans le melting pot américain, l'identité de quelqu'un est parfois bien fuyante. On le verra ici.

Sans l'ingéniosité et le brillant du meilleur Mamet *House of Games* mais avec une force de frappe bien supérieure, *Homicide* nous attente en bon thriller psychologique, bien mené, bien joué. Joe Mantegna sur-tout, un des grands acteurs du cinéma américain (et comédien fétiche de Mamet), y manifeste une présence, une force tranquille et une sensibilité bien à lui. Bien sûr, ça paraît bizarre de le voir tout à coup incarner un Juif plutôt que ses habitués mafiosi italiens. De ce côté-là, le « casting » tient par la peau des dents. Mais on finit presque par y croire. C'est le rythme du film qui lui confère son efficacité. Aucun temps mort, il y a des scènes d'action qui déboulent et un suspense intelligent dont (rare mérite) on ne devine pas d'avance toutes les chutes et qui parvient à nous égarer dans une fausse piste ou deux. Les scènes de violence sont particulièrement soutenues et nerveuses, et quand les policiers de l'escouade des homicides font irruption chez un suspect, on peut voir la peur effleurer leur peau, animer leurs gestes saccadés. Les rapports de Bobby Gold avec la communauté juive sont moins convaincants. Ça grince dans ce camp-là aux alentours de la caricature. De leur côté, les acteurs secondaires, peu marqués, s'effacent devant Mantegna. Mais *Homicide* constitue par son questionnement à chaud, par la densité de son style, bien davantage qu'un polar américain de plus. Un film avec quelques idées derrière.

FAMOUS PLAYERS INFO-FILM 866-0111 11h00 à 22h00

MENTION HONORABLE "CAMÉRA D'OR" AU FESTIVAL DES FILMS DE CANNES 1991.

Maintenant à l'affiche!

SAM et MOI version française

12 40-300-5 10-7-15-9-25

"Un enchantement" "Double vie: si belle, si pure."

Luc Perreault, LA PRESSE

LEONARDO DE LA FUENTE présente un film de **KRZYSZTOF KIESLOWSKI**

L'AUTEUR DU DÉCALOGUE

PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE

PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE

PRIX OECUMENIQUE CANNES 91

la DOUBLE VIE de véronique

avec IRENE JACOB et PHILIPPE VOLTER

scénario KRZYSZTOF KIESLOWSKI et KRZYSZTOF PIESIEWICZ directeur de la photographie SŁAWOMIR IDZIAK musique originale ZBIGNIEW PREJSNER. Une production SIDERAL

Maintenant à l'affiche!

LE DEVOIR

APRÈS « LE MAÎTRE DE MUSIQUE » LE NOUVEAU FILM DE GÉRARD CORBIAU

"Gérard Corbiau, réédite l'enchantement avec l'Année de l'Éveil". Huguette Roberge, LA PRESSE

"Une oeuvre poignante, toute d'émotion... une oeuvre exemplaire". Richard Cannavo, PREMIERE

L'ANNÉE DE L'ÉVEIL

Maintenant à l'affiche!

GRÉGOIRE COLIN

LAURENT GREVILL • MARTIN LAMOTTE • CHIARA CASELLI

GÉRARD CORBIAU ANDRÉE CORBIAU MICHEL FESSLER

OSCAR ITALIEN Meilleur film de l'année

MEDITERRANEO

à l'affiche au COMPLEXE DESJARDINS

NUMÉRO 1 DU BOX OFFICE À TRAVERS TOUT LE CANADA

LE PLUS POPULAIRE ET LE PLUS ACCLAMÉ DES FILMS DE LA SAISON POURSUIT SES RAVAGES

10 NOMINATIONS AUX PRIX GÉNIE dont MEILLEUR FILM et MEILLEUR RÉALISATEUR

Du réalisateur de "Driving Miss Daisy" **BRUCE BERESFORD**

L'Histoire des gens d'ici avec **LOTHAIRE BLUTEAU**

Robe Noire

Version française de "BLACK ROBE"

à l'affiche en v.f. aux cinémas BERRI, BROSSARD, LAVAL 2000, LANGELIER, TERREBONNE, CARREFOUR DU NORD St-Jérôme, MAISON DU CINÉMA Sherbrooke, FLEUR DE LYS Trois-Rivières En v.o. anglaise aux cinémas FAUBOURG, POINTE-CLAIRE

"Le meilleur film de la rentrée."

Un film qui fait du bien. Frank Sanello, UNITED FEATURE SYNDICATE

"Un film qui va émouvoir et émerveiller toute la famille. Un remarquable début derrière la caméra pour Jodie Foster." Marvin Beck, TRIBUNE MEDIA SERVICES

"Extraordinaire. Touchant. Comique." Jeff Craig, SIXTY SECOND PREVIEW

"Une histoire des plus touchante et intelligente, pleine de sensibilité et de perspicacité." David Sheehan, KNBC-TV

"Un film qui va droit au coeur." Marc Horton, EDMONTON JOURNAL

Dianne Wiest Jodie Foster

Le Petit Homme

version française de "LITTLE MAN TATE"

A SCOTT RUDIN/PEGGY RAISKI PRODUCTION JODIE FOSTER DIANNE WIEST "LITTLE MAN TATE" HARRY CONNICK JR. AND ADAM HANN-BIRD "M" MARK ISHAM DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE LINZEE KINGMAN, A.C.E. PRODUCTION ION HUTTMAN DIRECTEUR DE MUSIQUE WINE SOUTHWELL, B.S.C.

à l'affiche en version française aux cinémas COMPLEXE-DESJARDINS, CARREFOUR LAVAL, LANGELIER et TERREBONNE V.o. anglaise aux cinémas EGYPTIEN, POINTE-CLAIRE, CÔTES DES NEIGES et ASTRE

FILMS VIDÉO

Yves d'Avignon

ROBIN DES BOIS PRINCE DES VOLEURS (Version fr. de Robin Hood, Prince of Thieves)

Un film réalisé par Kevin Reynolds. Avec Kevin Costner, Morgan Freeman, Alan Rickman, Mary Elizabeth Mastrantonio et Christian Slater. Sortie simultanée le 30 octobre.

Après les Croisades, le noble Robin Locksley revient en son pays, et, associé à un ami de fortune, il découvre que les habitants de la région vivent sous l'oppression du shérif de Nottingham. Ayant été possédé de ses terres, Robin et quelques-uns de ses amis hors-la-loi de la forêt de Sherwood décident de se faire et de leur faire justice. Il revient aussi son amie d'enfant et retombe amoureux de Marianne. Le mauvais découvre le refuge du bon, mais Robin lui a fait fausse route. Se croyant le vainqueur, le shérif veut forcer Marianne à l'épouser, mais c'est sans savoir ce que Robin jure pour contrer les plans du névrosé shérif. Intéressante production, réalisation assez spectaculaire et ajout d'un personnage exotique (Freeman) sont notables. La musique est de Bryan Adams.

FANTASIA

Bande dessinée de Walt Disney. Sortie en français le 29 octobre.

Un classique de Walt Disney, la version originale du chef-d'oeuvre. On dit qu'elle ne sera plus jamais diffusée en salle ou à la télévision. Une nouvelle version, *Fantasia Continued*, doit sortir au cinéma d'ici cinq ans... Selon un sondage, il s'agit du titre de film le plus souvent demandé dans l'histoire de la vidéocassette.

EVERSMILE NEW JERSEY

Une comédie produite par Oscar Kramer. Avec Daniel Day Lewis et Mirjana Jokovic. En anglais le 30 octobre.

Un dentiste, Fergus O'Connell, est engagé par la compagnie Eversmile New Jersey pour se rendre en Argentine et faire la promotion de l'hygiène dentaire, en mission contre la maladie de la gencive, à la manière du pasteur évangélique. Mais comme plusieurs autres prophètes de même nature, Fergus rencontrera plusieurs embûches sur son chemin, y compris la jeune Estella, qui sera bientôt une jeune mariée. Drôle et piquant par l'absurdité.

DUR COMME STONE (Version française *Stone Cold*)

Un film de Craig Baxley. Avec Brian Bosworth, Lance Henriksen et William Forsythe (sortie simultanée le 30 octobre.)

Un agent du FBI, aux méthodes violentes et aux habitudes arrogantes, a pour mission d'infiltrer un gang de motards, gagner leur confiance pour ensuite les traduire devant la justice. Avertissement: c'est très violent.

ÉGALEMENT DISPONIBLES

Démons intérieurs (version française de *Voices Within*, avec Shelley Long et Tom Conti. Disponible simultanément le 30 octobre.) L'histoire choquante mais réelle d'une femme aux prises avec 18 personnalités!

Separate But Equal (avec Sidney Poitier, Burt Lancaster et Richard Kiley. En anglais le 30 octobre.) La vraie histoire, avec ses batailles sanglantes, de la fin de la ségrégation dans une école de la Caroline du Sud... qui est vite devenue un des plus mouvements procès en sol américain.

À VENIR

Pensées mortelles (Mortal Thoughts), le 6 novembre; *Coupable par association* (Gully by Suspicion), le 6; *Comment ça va Bob?*, le 6; *Pompiers en alerte* (Backdraft), le 7; *Ju Dou*, le 7; *Iron and Silk*, le 7.

Dès le 28 OCTOBRE en exclusivité de GUS VAN SANT, réalisateur de **MY OWN PRIVATE IDAHO**

avec Matt Dillon et Kelly Lynch

TOUS LES SOIRS son film précédent: **DRUGSTORE COWBOY**

VERSION FRANÇAISE a 19h, dim.: 14h et 19h Salle 2

ORIGINALE ANGLAISE a 21h30, dim.: 16h30 et 21h30 LE NOUVEAU

CINÉMA Festival 35 RUE MILTON 849-7222

CINÉMA

Veni, vidi ... vici(t)

L'étonnant succès du premier Festival de Blois

Francine Laurendeau

JE VOUS le déclare tout net : sans le prix de la critique qui m'était décerné aux derniers Rendez-vous du cinéma québécois, je ne me serais jamais intéressée à ce premier Festival du cinéma québécois de Blois. Comme je l'ai répété à satiété depuis février, l'idée d'aller m'enterrer dans un petit coin de la province française pour voir des films québécois n'avait pour moi rien d'alléchant. D'autant plus que ce genre d'opération se déroule généralement devant des salles désespérément vides.

Mais le voyage m'était offert en prime. Et en plus, je connaissais un peu l'auteur de ce projet aventureux, Sylvain Garel, un habitué de nos festivals, sincèrement amoureux du Québec et redoutablement documenté sur notre cinéma. Impossible donc de me défilier, mon destin me vouait à Blois, du 9 au 13 octobre. Eh bien je tiens à faire ici amende honorable : je suis venue à cet improbable festival, j'ai vu la bataille menée par ses organisateurs, et le cinéma québécois a vaincu.

Enfin, nuances. Emportée par ma citation de Jules César, je suis en train de simplifier outrageusement. Non, la bataille de Blois ne s'est pas gagnée en un jour. Il aura fallu deux années de travail patient, minutieux et diplomatique mené par Sylvain Garel et son équipe pour gruger les résistances et préparer le terrain. La première étape aura été de déterminer un lieu propice. Le choix s'est arrêté sur Blois, petite ville charmante située ni trop loin ni trop près de Paris et dont le maire n'est nul autre que Jack Lang, ministre de la culture.

On a su équilibrer un budget équilibré, entre subventions publiques et privées, françaises et québécoises. On a établi une sélection judicieuse de courts, moyens et longs métrages récents, on a monté une rétrospective Denys Arcand, sans contredire le cinéaste québécois actuellement le plus prisé en France. Et, surtout, on a su créer un événement.

Entre les trois salles du cinéma Les Lobis (anagramme de Blois) et la Halle aux Grains, véritable centre



Léa Pool, Sylvain Garel (grand responsable du Festival de Blois) et Jack Lang, ministre de la culture.

culturel, le public passait facilement des projections de films aux rencontres avec les cinéastes, pouvait s'attarder devant la séduisante exposition du photographe Daniel Kieffer — *Le cinéma québécois en 65 images* —, s'amuser à feuilleter l'ingénieux *Petit lexique franco-québécois* et musarder dans le coin librairie animé par Luc Abraham, professeur au Cégep Édouard-Montpetit. Gros vendeur : *Le Cinéma québécois*, de Marcel Jean, qui vient de paraître aux éditions Boréal.

J'ai profité de l'occasion pour rattraper des films que j'avais ratés. C'est ainsi que j'ai vu l'excellent *Manuel, le fils emprunté*, de François Labonté, et *Amoureux fou*, de Robert Ménard, une sympathique comédie pour laquelle, je trouve, la critique a été bien dure. Il faut dire que découvrir ces films dans une foule de spectateurs curieux et attentifs ou au beau milieu d'une salle enthousiaste d'enfants et d'adolescents (le festival avait très efficacement sensibilisé les écoles et deux *Contes pour tous* figuraient aussi au programme), est une expérience qui fait couler un baume suave sur notre

pauvre cœur de cinéophile québécois

si souvent meurtri en France. Car, et c'est là à mon avis la grande réussite de ce festival, le public, le vrai public, était au rendez-vous. Et c'est lui qui a fait une fête au film de Jean-Claude Labrecque, *67 bis, boulevard Lannes*, un documentaire pourtant modestement destiné à la télévision. Claude Léveillée, intense et vibrant, y évoque son séjour à Paris chez Édith Piaf qui l'avait « découvert » dans une boîte à chanson montréalaise, en 1959. D'autres témoins viennent raconter leur collaboration avec la grande vedette de la chanson, dont le plus émouvant est le parolier Michel Rivgache. Et on comprend peu à peu ce que signifiait la vie quotidienne dans l'ombre à la fois grandiose et oppressante de celle que Léveillée appelle toujours Madame Piaf. Pour une manifestation culturelle France-Québec, on aurait difficilement pu trouver mieux. Un grand moment de ce premier Festival du cinéma québécois de Blois.

Bon, tout n'a pas été parfait, il y a eu des problèmes techniques dont ont particulièrement souffert les films présentés en 16 mm, ce format plus fragile étant pratiquement inconnu des projectionnistes du circuit

commercial. Et puis, je sais que Sylvain Garel se défend bien d'avoir inauguré un marché du film, mais j'aurais tout de même aimé rencontrer davantage de distributeurs et d'exploitants de salles à cette vitrine de notre cinéma en France. Ces fugitives ombres au tableau seront sans nul doute balayées de l'édition 1992. J'ai pu constater que Garel est un perfectionniste.

Et on peut affirmer que, d'emblée, le but du Festival de Blois est clairement établi : donner chaque année au grand public et aux professionnels du film en France une idée de notre production. Une sorte de Rendez-vous du cinéma québécois, modèle réduit et adapté au public français. J'espère très sincèrement ne pas me tromper en prédisant l'importance historique de cette manifestation, première et décisive étape vers la connaissance et la fréquentation de notre cinéma en France. On sait que le marché américain nous est fermé et que, sans une percée dans le marché francophone, nous sommes condamnés à la confidentialité, pour ne pas dire à la stagnation. Si Blois n'existait pas, il faudrait l'inventer.

VIDÉO

Une heure à Babylone

Daniel Carrière

SI VOUS ATTENDEZ toujours les résultats du laboratoire, et que vous n'en pouvez plus d'inquiétude, ou si vous cherchez toujours une façon d'annoncer à vos parents et à vos enfants que vous êtes porteur du virus d'immunodéficience humaine (VIH), allez voir *Absolutely Positive*, de l'Américain Peter Adair, à l'Institut Goethe, cet après-midi, 15 h 15. Vous gagnerez du temps et de l'énergie.

En 1990, on évaluait le nombre de porteurs du sida à un million et demi aux États-Unis. Le documentaire de Peter Adair interroge 11 Américains âgés de 20 à 50 ans, issus de tous les milieux.

Les témoignages, inévitablement larmoyants, ne recourent pas uniquement à une émotion accablante pour se faire entendre. Comme son titre l'indique, *Absolutely Positive* est une oeuvre où l'humour *camp* s'est rhabillé, d'une part, pour rejoindre l'humour de banlieue, de l'autre, enfin arrivée en ville.

Adair a pris une grande place dans cet effort de démythification — on le voit souvent dans les miroirs, c'est à titre de porteur qu'il réalise son document. Le message de *Absolutely Positive* : l'acceptation du virus comme partie de l'être, comme partie vitale.

Les interlocuteurs s'expriment avec une lucidité remarquable sur les aspects les plus complexes de la vie, qui ne leur a toujours pas échappé, qui tente au contraire de les rattraper. Sans prendre de raccourci, ils arrivent à une franchise et une honnêteté qu'on devine indispensable quand on est la coquille d'une bombe à retardement... au cas où...

C'est Vrai, de Robert Frank, à l'Institut Goethe, demain, 17 h 15, porte sur un tout autre sujet : le chaos, en temps réel.

Produit pour la télévision européenne, dans le cadre d'une série d'émissions intitulée *Live*, la bande nous entraîne pendant une heure dans les quadrilatères babyloniens de Manhattan.

Le vidéo, un plan séquence de 60 minutes auquel Robert Frank ne

pouvait apporter ni montage, ni mixage, donne un portrait troublant de cette fin de millénaire en ville, où la souffrance des mammifères enterrés vivants sous le béton et les nuages de gaz est paradoxalement tolérable; on se demande d'où elle surgit, sans interruption.

La caméra claudicante de Frank poursuit tout ce qui bouge, son équipe technique à ses trousses (le son, la régie, le chauffeur de la camionnette). La mise en scène est inscrite dans le décor, il suffit d'y plonger, où attendent aux coins des rues l'homme qui cherche la vérité, un *Joker* de plus, des mercenaires, des orphelins, et quelques comédiens.

Le chaos ou l'« au cas où » n'est pas la seule alternative qui s'offre à l'amateur de vidéo, en cette fin de festival.

Du côté des gros canons, *Histoire(s) du Cinéma* de Jean-Luc Godard reprend l'affiche du Cinéma Parallèle pour la dernière fois, ce soir à 21 h; et l'hommage à Patrick McGeehan — les épisodes 16 et 17 de l'émission *Le Prisonnier* — celle du Rialto, à 17 h 30 aujourd'hui, et à 11 h 30, demain.

Mis for Man, Music and Mozart, de Peter Greenaway, qui met son obsession pour le nu au service de la danse (avec un résultat toujours aussi peaufiné) est présenté au Goethe, aujourd'hui, à 19 h 15, et demain, à 11 h 15. Les tableaux fous de Greenaway, son écriture baroque, sur le ton que prendrait Dieu devant ses créations, procure des moments d'une inoubliable richesse visuelle, et une vision délirante de la création.

N'hésitez pas à voir *Maestro*, du Russe Aleksandr Kaidonovski, aujourd'hui, 17 h, au Parallèle; une entrevue avec le réalisateur Segei Paradjanov (*The Suram Fortress, Asjik Kerib*), peu avant son décès. À voir pour l'inénarrable candeur du cinéaste.

Mentionnons aussi, au Parallèle, demain à 11 h, *Pursuing Nature*, de la Torontoise Tess Payne, et l'excellente bande de Zacharias Kunuk, *Marcher sur les terres*, une reconstruction de la chasse au caribou telle que pratiquée dans les années 30 pour les Iglulingmiut, des Territoires du Nord-Ouest.

DEMAIN 21 H AUX BEAUX DIMANCHES

ANDRÉ MELANÇON PARLE DE SON PAYS

le soleil
se lève au



abitibi-Témiscamingue

UN DOCUMENTAIRE D'YVES FORTIN
PRÉSENTÉ À LA TÉLÉVISION
DE RADIO-CANADA

À L'OCCASION DU 10^e ANNIVERSAIRE
DU FESTIVAL DU CINÉMA INTERNATIONAL
EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE.



Hydro-Québec

les productions du
REGARD
inc.Radio-Canada
Television

UNE PRÉSENTATION D'HYDRO-QUÉBEC

le cahier du Samedi

JAZZ

Wynton et Branford, les deux cas Marsalis

Serge Truffaut

DEPUIS qu'ils jouent, depuis qu'ils enregistrent, les frères Marsalis sont des sujets de polémique. Autour d'eux, les gens qui apprécient leur sensibilité musicale veillent sur eux avec autant de soin que ceux qui les détestent en prennent pour vilipender les balades qu'ils poursuivent sur les bas-côtés de l'Histoire du jazz. Bref, le côté pile ne cesse de jeter l'anathème sur le côté face qui en fait autant. De ce pataqués verbal, il faudra bien un jour en être dispensé. Les Marsalis, Wynton le trompettiste et Branford le saxophoniste, sont des cas. Des cas d'espèce comme des cas à part. Ils sont uniques non pas parce qu'ils ont décidé de poursuivre les aventures que des plus vieux qu'eux avaient amorcées entre les diverses saignées effectuées au cours de notre siècle, mais bien parce qu'ils sont déterminés à se réapproprier cet art musical qu'on appelle Jazz. Les deux productions que vient de publier simultanément CBS/Sony, soit *Uptown Ruler* de Wynton et *The Beautiful Ones Are Not Yet Born* de Branford, symbolisent cette démarche. Il y a trois ans de cela, le saxopho-

niste Junior Cook, de passage à Montréal, m'avait confié que les frères Marsalis et leurs jeunes complices, les Terence Blanchard, Donald Harrison et consort, avaient redonné espoir aux plus vieux en travaillant avec un rare souci du détail les espaces que Mingus, Rollins, Ellington, Coltrane et Davis avaient dessinés au cours de ces époques où la tension entre les communautés était le lieu de passage obligatoire. Cook, toujours lui, avait confié que la lecture des revues spécialisées comme la personnalité des musiciens qui obtenaient des contrats d'enregistrement et qui jouaient ici et là en plus de bénéficier d'un soutien promotionnel efficace, témoignaient de cette domination, de cette dictature musicale imposée par ces mercenaires des musiques dites périphériques au jazz. En clair, les sangsues suçaient la sève de la musique afro-américaine sans que celle-ci ne perçoive le quart des dividendes qui lui revenaient de droit. Après Cook, Bill Hardman, Jimmy Heath, Clifford Jordan, Frank Wess et J.R. Monterose nous avaient confié des observations sur le fond identiques. Ce qui, en substance, avait été dit se résumait à ceci : l'histoire, notre histoire, notre art, grâce à ces



Branford Marsalis

jeunes bourrés de talent, on est en train de se la réapproprier.

Avec *Uptown Ruler* et *The Beautiful Ones Are Not Yet Born* Wynton, côté jardin, Branford, côté cour, ont ouvert de nouvelles brèches qui, sans aucun doute, vont accélérer le rythme de cette réappropriation.

Plus le temps passe, plus Wynton nous sert de productions, plus le trompettiste retourne aux sources. Plus il compose et joue, plus il s'approche de la note originelle, celle qui un jour du siècle dernier a été sculptée en plein cœur du *Congo Square* à La Nouvelle-Orléans. Wynton est un mystique du son.

Avant, son jeu était volubile. Les idées étaient foisonnantes. Il était bavard. Aujourd'hui, son jeu est dominé par la densité. Les idées sont gommées, élaguées, épurées. Il a introduit le silence. Une note est jouée ? Il prend le temps de méditer la suivante. Chaque pause fait partie de la note qu'il présente.

Avant, ses compositions montraient l'attachement que Wynton avait pour ces musiciens qu'on a regroupés dans la casemate du be-bop. Avant, l'improvisation, le jeu instrumental en tant que tel, la complicité sonore entre officiants étaient prédominants. Aujourd'hui, les compositions de Wynton ont cette densité, cette tension, qui caractérisaient l'art de Ellington et de Mingus.

Aujourd'hui, la composition n'est pas réduite à un simple exercice de style. Elle est un manifeste. Une dissertation. Les titres à cet égard en témoignent. *Psalm 26, The Truth Is Spoken Here, The Burglar, Prayer, Down Home With Homey* et *Uptown Ruler* sont des sujets, des thèmes, qui sont observés, disséqués et communiqués.

On dit souvent de Wynton qu'il est élitiste et prétentieux. À son propos, on légifère brutalement parce qu'on n'a pas compris qu'il a choisi la noblesse du blues pour ainsi éviter le nivellement par la bêtise. *Uptown Ruler*, c'est cela. Et c'est déjà beaucoup.

Branford, c'est amusant, a le regard sur des horizons qui diffèrent de ceux de Wynton sans en être pour autant la contradiction. Son « truc », au Wynton, c'est de suivre le chemin que Sonny Rollins et John Coltrane avaient délaissé à un moment de trouble dans les années 60. À l'écoute des improvisations qu'il a brossées dans sa dernière production, on a la certitude que Branford poursuit le sillon que Rollins a abandonné après *East Broadway Run Down* et que Coltrane avait laissé en plan après *My Favorite Things*.

Que ce soit à l'alto ou au ténor, Marsalis, admirablement soutenu par Jeff Watts à la batterie et Bob Hurst à la contrebasse, prend un plaisir évident à poursuivre, et non reprendre, les aventures de Coltrane et Rollins.

Autant Wynton mène sa réappropriation par la composition et les silences, autant Branford effectue la sienne par le biais de l'improvisation et de l'urgence. Branford, qu'on se le dise, vient de réaliser son meilleur album.

ROCK

Ménage automnal

Sylvain Cormier

D'UN PEU PLUS haut chaque jour depuis une bonne semaine déjà, la pile des nouveautés de la rentrée me criait des bêtises. — Eh là, critique rock de mes deux, tu vas t'occuper de nous avant Noël ou quoi ? — Je veux bien, répondis-je, un peu étonné d'entretenir une conversation avec des morceaux de plastique, mais tous ces albums de l'été dont je n'ai pas encore parlé, je ne peux tout de même pas les laisser choir comme des figures sèches ?

— Trop tard, s'écrièrent en chœur les nouveautés, le temps du ménage automnal est venu.

— Ah, et puis zut, rétorquai-je d'un ton impérial, vous attendrez une semaine de plus, un point c'est tout, et si ça ne vous plaît pas, vous pouvez toujours aller vous faire entendre ailleurs.

Pendant que la pile de nouveautés et moi continuons de nous ignorer mutuellement, voici donc, in extremis, quelques-uns des albums qui ont agréablement méchancé et qui pourraient fort bien réchauffer mon hiver si le statu quo perdure.

Dedicated, A Tribute To The Grateful Dead

Année après année, le Grateful Dead, premier groupe psychédélique de San Francisco et dernier survivant de la race, rempli des stades et se rit des récessions. Les Deadheads (disciples du Dead) prolifèrent encore, et l'on ne s'explique qu'à moitié pourquoi. Certes, il s'exerce là une liberté, une volonté de faire les choses autrement, qui séduit. De fait, chaque concert du Dead constitue un événement unique, les chansons exécutées étant choisies en fonction de l'humeur des musiciens et la durée des pièces dépendant de leur inspiration du moment. De loin, on les regarde comme des bêtes curieuses, mais au fond de soi, on les admire de n'avoir jamais renoncé à l'idéal hippie et on les envie de l'avoir rentabilisé.

Depuis la parution de *Dedicated*, album-hommage au Grateful Dead, je sais qu'il y a plus, que la bande d'irréductibles de Jerry Garcia ne se distingue pas uniquement par son regard oblique sur la vie. Il y a les chansons. Relu, entre autres, par Los Lobos, Elvis Costello, Suzanne Vega, les Indigo Girls, Dr John, Midnight Oil et les Cowboy Junkies, le corpus du Dead se révèle à toujours élargi : riche, varié, mélodique et profondément original. Il aura fallu que Costello distille le plus pur pop à partir de *Ship Of Fools*, que Dwight Yoakam s'empare de *Truckin'* et en fasse un country-swing que n'aurait pas désavoué Buck Owens, et que *Bertha* prenne goût à la cuisine tex-mex de Los Lobos, pour s'en apercevoir.

Que l'on reconnaisse enfin son talent, le Dead n'en a rien à cirer : il joue à guichet fermé ce soir même, quelque part en Amérique.

The Doors

In Concert Elektra (Warner) Après le film et avant l'imminent coffret, le culte des Doors n'aura pas connu le moindre répit en 1991. À



preuve, cette resucée (*repackaging*) des enregistrements en spectacle des Doors, double compact sur lequel on a rassemblé le contenu de trois albums vinyle, *Absolutely Live* (1970), *Alive She Cried* (1983) et *Live At The Hollywood Bowl* (1987). Discontinu depuis Mathusalem, l'inclusion d'*Absolutely Live* est absolument bienvenue, surtout parce qu'on y trouve Jimbo dans son incarnation la plus crédible, celle du bluesman rongé par l'alcool. Morrison y réinvente le *Who Do You Love* de Bo Diddley et devient littéralement le *Back Door Man* de Willie Dixon.

Chris Rea

Auberge East West (Warner) AUBERGE, compagnon de voyage idéal de ces derniers mois, complément d'atmosphère indispensable à l'avaloir d'asphalte en quête de ces moments parfaits où le paysage et la musique défilent en synchro, constitue sans doute mon oubli le plus inqualifiable, si l'on considère que tous ceux et celles à qui j'ai fait entendre le douzième album de Chris Rea, dès l'intro de la chanson-titre, ont décidé illico de se le procurer.

Cet album-là est si remarquable qu'il fera son chemin tout seul, d'oreille à bouche et de bouche à oreille, et s'infiltrera subrepticement dans toutes les collections de qualité. Indéfinissable parce qu'impressionniste, on ne le cerne qu'en multipliant les comparaisons, en espérant que la somme des noms sera signifiante. Mais vous dirai-je qu'il y a du Mark Knopfler et du Tom Waits dans la voix de Rea, des échos de Joe Walsh, George Harrison et Ry Cooder dans son jeu à la *slide guitar*, des réminiscences de Dire Straits, de Robbie Robertson et même du Pink Floyd de David Gilmour dans ses peintures sonores en demi-teintes, que je ne vous aurai encore rien dit du bonheur de voir l'Atlantique apparaître au sommet d'une colline au moment où *Heaven* se termine et *Set Me Free* commence. Pour comprendre ça, achetez l'album et prenez la route.

"Admirable!"
- Le Monde

Madame Bovary

UN FILM DE CLAUDE CHABROL
ISABELLE HUPPERT

à l'affiche aux cinémas DAUPHIN et COMPLEXE-DESJARDINS

"Miam-Miam!"
- RENÉ HOMIER-ROY

"Déliant!"
- JOURNAL DE MONTRÉAL

"Pétillant!"
- LA PRESSE

"Bidonnant!"
- JOURNAL DE QUÉBEC

"Hilarant!"
- LE PUBLIC

DELICATESSEN

UN FILM DE JEUNET ET CARO

à l'affiche en v.f. au COMPLEXE DESJARDINS, CARREFOUR LAVAL, L'ANGELIER et BROSSARD. En v.f. avec s.t. anglais au cinéma LE FAUBOURG

20^e FESTIVAL INTERNATIONAL NOUVEAU CINÉMA

SUPPLEMENTAIRES

Cinéma Festival (ex-Élysée), 35 est. Milton, tél.: 849-7277

Samedi 26 octobre
Salle 1
13h00 PARIS S'ÉVEILLE Olivier Assayas
15h00 NUIT ET JOUR Chantal Akerman
17h00 PROSPERO'S BOOKS Peter Greenaway
Salle 2
12h30 HEARTS OF DARKNESS Fax Bahr, George Hickenlooper
14h30 A DIVINA COMEDIA Manoel de Oliveira
16h50 J'ENTENDS PLUS LA GUITARE Philippe Garrel

Dimanche 27 octobre
Salle 2
13h00 COMMENT VONT LES ENFANTS? Godard, Brocka, J. Lewis
ALLEMAGNE NEUF ZÉRO Jean-Luc Godard
15h00 THE SECOND CIRCLE Aleksandr Sokhurov
17h00 BACKYARD MOVIE Bruce Weber
UNDERSTANDING BLISS William D. MacGillivray

Lundi 28 octobre
Salle 1
15h00 JUSQU'AU BOUT DU MONDE Wim Wenders

Cinéma Rialto, 5723, ave. du Parc, tél.: 274-3550

Samedi 26 octobre
24h00 LE PRISONNIER Patrick McGoochan

Dimanche 27 octobre
19h30 Film de clôture/Closing film: HEARTS OF DARKNESS (s.t.)

Cinéma Parallèle, 3682 St-Laurent, tél.: 843-6001

Samedi 26 octobre
9h00 M IS FOR MAN, MUSIC AND MOZART Peter Greenaway
N-T M-ZART Ernst Grandit
24h30 TWIN PEAKS David Lynch

Dimanche 27 octobre
9h00 OKANADA C. Bainbridge, A. Nerenberg
ENTRE DEUX MONDES Barry Greenwald

Lundi 28 octobre
19h00 FILMS ET VIDEOS PRIMES DU 20^e FESTIVAL

Cinémathèque québécoise, 335, de Maisonneuve est, tél.: 842-9768

Dimanche 27 octobre
14h00 DR. CARL G. JUNG Jonas Mekas
BLOOD IN THE FACE Bohlen, K. Rafferty, J. Ridgeway
22h00 HIGHWAY 61 (Autoroute 61), Bruce McDonald

LES MEILLEURS FILMS AUX MEILLEURS PRIX

CINÉMA OUTREMONT
1248 BERNARD
273-0437

CAMÉRA D'OR ■ PRIX DU PUBLIC
CANNES 1991

Toto Le Héros

UN FILM DE JACO VAN DORMAEL

MICHEL BOUQUET · MIREILLE PERRIER · JO DE BACKER

LE NOUVEAU Festival
SALLE 2
CINÉMA

Tous les jours: 7h30-9h30
Dim.: 1h30-3h30-5h30-7h30-9h30

35, MILTON (Angle Clark, une rue au nord de Sherbrooke) 849-7277

LA BOÎTE NOIRE

MUSIQUE

Un lieu de culte et de culture

Programmation fastueuse à l'église Saint-Jean-Baptiste

Marie Laurier

UNE CONFÉRENCE de presse dans une église? Et pourquoi pas?

Pas n'importe laquelle puisqu'il s'agit de l'église historique Saint-Jean-Baptiste que les Montréalais fréquentent non seulement pour le culte mais pour les événements musicaux qu'elle accueille. Pour les besoins de la cause, les « fidèles » ont écouté « religieusement » le directeur artistique Jacques Boucher, lui-même organiste titulaire des grandes orgues de SJB énumérer et expliquer les détails de cette programmation fastueuse.

Il y avait Agnès Grossmann de l'Orchestre Métropolitain qui dirigera plusieurs concerts, accompagnée de son mari le maestro Rafi Armenian, les chefs de chœurs Patrick Wedd et Louis Lavigueur, les organistes Germain Lefebvre, un des pré-décédés de Jacques Boucher à la tribune de l'orgue, Dom Laberge qui occupe ce poste à l'abbaye Saint-Benoît-du-Lac, le nouveau curé André Lamoureux, lui-même grand amateur de musique et qui dirige depuis vingt ans le service de presse de l'archevêché de Montréal.

Et une foule d'autres artistes: choristes, solistes, musiciens qui viendront se produire dans cette salle durant toute l'année, avec en apothéose le 24 juin 1992, date de notre Fête nationale et celle aussi du patron de l'église, un grand concert de musique sacrée qui soulignera le 350^e anniversaire de Montréal.

Les orchestres Métropolitain, de la Nouvelle-France, McGill, philharmonique de Montréal, de chambre Franz Liszt de Budapest figurent tous au programme des quelque cinquante concerts qui se dérouleront dans cette enceinte. Cela sans comp-



Jacques Boucher à l'orgue, entouré du curé André Lamoureux, Agnès Grossmann et Louis Lavigueur.

ter les dimanches de musique sacrée à la messe dominicale de 10 h animée par des chorales invitées et le Choeur grégorien dirigé par Dom André Saint-Cyr.

Chaque événement d'ordre religieux, spirituel ou profane sera souligné d'une façon ou d'une autre: la Sainte-Cécile par exemple, patronne des musiciens, Noël, la Messe de mi-

nuït, Pâques, le 150^e anniversaire de naissance de Dvorak où le Choeur Saint-Laurent interprétera le Stabat Mater sous la direction de Iwan Edwards. Et encore la Quinzaine de violoncelle prévue au printemps prochain, le 50^e anniversaire du Conservatoire de musique de Montréal où l'on présentera l'oratorio *Jeanne au bûcher* d'Arthur Honegger, avec la participation de plusieurs chorales

dirigées par Louis Lavigueur (le dimanche 12 avril 1992). L'étonnant ensemble Mystère des voix bulgares sera aussi au rendez-vous les 25 et 26 février, de même que la Société de musique contemporaine de Montréal, le chœur de l'UQAM, les Disciples de Massenet.

L'église Saint-Jean-Baptiste qui se présente comme « un lieu de culte et

de culture », se fait elle-même imprésario en quelque sorte avec une panoplie d'activités: les récitals de l'Avent les quatre samedis précédant Noël à compter du 30 novembre avec les organistes Dominique Lupien, Régis Rousseau, Sylvain Hunault et Chantal Gervais, les concerts Spirituans animés par le comédien Jean Marchand et au cours desquels seront présentés, entre autres, le Via-

Crucis de Liszt, le Requiem de Rutter, les Sept Paroles du Christ de J.A. Thompson, des musiques sacrées interprétées par la SMCQ sous la direction de Walter Boudreau, le Stabat Mater de Dvorak. Des pièces d'envergure qui mettront en vedette plusieurs de nos meilleures chorales professionnelles et leurs chefs.

Sous le thème *Les jeudis qui chantent*, et en collaboration avec la Maison de la culture Mont-Royal, la direction artistique de SJB offrira durant tout le mois de mai quatre messes solennelles pour chœur et deux orgues — celle de Langlais, de Vierne, de Saint-Saëns et de Widor — avec la participation de chorales de la région métropolitaine les 7, 14, 21 et 28 mai.

En plus d'être réalisateur d'émissions musicales à Radio-Canada, Jacques Boucher est l'organiste titulaire de Saint-Jean-Baptiste depuis 1986 et France Panneton agit comme suppléante. « Nous avons la chance de posséder un grand orgue et un orgue de chœur dans l'église, ainsi qu'un autre à la chapelle Saint-Louis, tous des Casavant d'excellente qualité, ce qui rend cette église fort propice à la tenue d'événements musicaux d'envergure », commente M. Boucher. « Un temple splendide qui favorise une ambiance exceptionnelle de paix et de beauté », de remercier le curé André Lamoureux qui vient à peine d'entrer en fonction.

Le premier récital de cet automne a lieu le jeudi 31 octobre avec un duo de guitaristes concertants, et le lendemain 1^{er} novembre, il y aura un concert pour la célébration du 700^e anniversaire de la Confédération helvétique avec le chœur et l'orchestre dirigés par le suisse Pierre Huwiler. On peut se procurer le programme de la saison à l'église même.

Pour Liszt, Cziffra et Thibaudet

Jean-Yves Thibaudet

(piano), Orchestre symphonique de Montréal, dir. Charles Dutoit: Liszt, *Concertos* no 1 S.124 et no 2 S.125; *Totentanz*, paraphrase sur le « Dies irae » S.126; *Fantasia uber ungarische volksmelodien* S.123. London 433 075-2.

Georges Cziffra

(piano), Orchestre de Paris, dir. Gyorgy Cziffra Jr.: Liszt, *Concertos* no 1 et no 2, *Totentanz* et *Fantasia hongroise*. EMI CSC 7 47640 2, enregistrements de 1968 et 1969.

Alfred Brendel

(piano), London Philharmonic Orchestra, dir. Bernard Haitink: Liszt, *Concertos* no 1 et no 2, *Totentanz*. Philips 426 637-2, enregistrement de 1972.

Zoltan Kocsis

(piano), Orchestre du Festival de Budapest, dir. Ivan Fischer: Liszt, *Concertos* no 1 et no 2; Dohnanyi, *Variations sur une chanson enfantine* op.25. Philips 422 380-2.

Carol Bergeron

LES VIEUX 33-tours ne pouvaient guère contenir que les deux *Concertos*. Or, bien que Liszt n'ait pas beaucoup écrit pour piano et orchestre, sa contribution ne s'arrête pas là. Le plus récent disque laser de l'OSM y montre deux autres pages d'intérêt: la *Totentanz* et la *Fantasia hongroise*.

Pour compléter cette liste, il faudrait encore y inscrire la *Grande fantaisie symphonique sur des thèmes*

des « *Lélio* » de Berlioz, *Malédiction* sur cordes et piano, la *Fantaisie sur des motifs des « Ruines d'Athènes »* de Beethoven ainsi que les transcriptions de la *Polonaise brillante* de Weber et la *Wanderer-fantaisie* de Schubert.

Le musicologue Serge Gut avance qu'à l'époque de sa prodigieuse carrière de virtuose, qui ne dura qu'une dizaine d'années (1839 à 1847), Liszt ne maîtrisait pas suffisamment l'écriture pour orchestre. Sa *Grande fantaisie symphonique « Lélio »*, écrite en 1830 et 1840, aurait été orchestrée par quelqu'un d'autre que lui. En regardant de plus près l'élaboration des deux *Concertos*, on s'aperçoit en effet que leur gestation fut particulièrement longue et sans doute difficile.

On retrace des esquisses du thème principal du *Concerto* no 1 à partir des années 1830. Une lettre du compositeur adressée à la comtesse d'Agoult (8 octobre 1846) atteste de son intention d'y travailler sérieusement. Deux ans plus tard, la partition a enfin pris forme. Son orchestration subira toutefois quelques révisions avant que le public de Weimar, le 17 février 1855, ne l'entende pour la première fois. L'auteur est au piano et Berlioz dirige l'orchestre.

Le second *Concerto* prit un chemin parallèle au premier. Une première version vit le jour en 1839 qui nécessita une révision 10 ans plus tard. Les parties d'orchestre furent retouchées au moins à trois reprises, soit en 1853, 1857 (l'année de la création à Weimar, avec Liszt au pupitre et son élève Hans von Bulow au clavier) et 1861.

Un tel acharnement devrait au-

moins nous laisser voir que Liszt ne prit pas ces œuvres concertantes à la légère. À propos de la première — mais cela concerne aussi la seconde — le pianiste Alfred Cortot affirmait que « sa beauté réside dans la solidité d'une construction dont le caractère apparent est celui d'une improvisation ». D'une improvisation dont le caractère dominant est toutefois la virtuosité.

Dans ces confrontations du piano et de l'orchestre, se profilent donc le virtuose et le compositeur (l'un des plus novateurs de son temps). Ce qui donne beaucoup d'espace à l'approche interprétative. Ainsi voit-on des pianistes qui s'intéressent d'abord à ce que Cortot appelle les « assises de la composition », quand d'autres cherchent à recréer les fulgurances de la virtuosité.

Mort en 1886, Liszt ne nous laissa bien entendu aucun enregistrement. Toutefois, un de ses élèves, Emil von Sauer, enregistra en 1939 les deux *Concertos* (sur vinyle chez Turnabout, apparemment reportés sur CD par la maison EMI). Mais à 77 ans, le pianiste allemand n'avait absolument plus les moyens techniques de jouer les virtuoses. Aussi se livra-t-il intelligemment à une reconstitution très réfléchie des deux ouvrages et en ce sens, il ouvrait la voie aux interprétations « objectives » des années d'après-guerre.

À la suite de Sauer, et en allant vers l'authentique virtuosité d'un Cziffra, se succèdent les Brendel, Thibaudet et Kocsis. Cela dit, on s'en doute, ces trois pianistes, contrairement à Sauer, ne manquent pas de moyens techniques, cependant, aucun d'eux n'ose s'abandonner, comme Cziffra, aux excessives ver-

tiges des fougueuses voltiges.

Ainsi, la raison guide-t-elle les exécutions de Brendel. Tout y est superbement en place. Plus brillante chez Jean-Yves Thibaudet, la mécanique pianistique s'exhibe avec une séduisante impudeur toujours appuyée sur une trame très construite. Plus curieuse encore que son collègue français, Zoltan Kocsis (Hongrois comme Cziffra, mais de la jeune génération) ose: il se laisse tenter par les mannes du flamboyant Liszt virtuose. Et l'on se prend à regretter qu'il n'y succombe pas totalement.

Si l'on veut posséder quatre pages concertantes sur un seul disque, plutôt que trois chez Brendel, ou deux chez Kocsis, notre choix se portera donc sur les versions de Cziffra et de Thibaudet.

D'abord le pianiste hongrois parce qu'on ne peut imaginer plus envrante conception de cette musique. La *Totentanz*, cette « danse des morts » — paraphrase en forme de variations sur le thème grégorien du *Dies irae* — n'aura jamais été aussi saisissante, violente, tourmentée et terrifiante. Pour ma part, j'y retrouve mieux que chez Thibaudet ou Brendel, le sens dramatique de cette vision romantique du fameux *Triomphe de la mort* du Camposanto de Pise qui aurait ici servi d'inspiration à Liszt.

L'enregistrement de Thibaudet satisfiera ceux qui préfèrent une vision plus « objective » bien que fort brillante et impeccablement exécutée. Et, ce qui ne gêne rien, Charles Dutoit s'accorde parfaitement avec l'approche de son soliste. Une très belle réalisation, à la hauteur de ce que l'OSM sait produire de mieux.

PRO MUSICA

SÉRIE ÉMERAUDE



BRUNO RIGUTTO, piano



BRUNO PASQUIER, alto



RÉGIS PASQUIER, violon

PROGRAMME

Franz Schubert: Sonate en la mineur « Arpeggione » D.821
Robert Schumann: « Märchenbilder » op. 113
Maurice Ravel: Sonatine
César Franck: Sonate en la majeur

Lundi, 4 novembre, 20h00

Ce concert se tiendra à l'église Erskine & American et non à la salle Maisonneuve, tel qu'annoncé.

ÉGLISE ERSKINE & AMERICAN

(ANGLE RUE SHERBROOKE OUEST ET AVE DU MUSÉE)
STATIONNEMENT: EDIFICE STANDARD LIFE, ENTRÉE DE LA MONTAGNE

Collaborations:

Renseignements: 845-0532
Billets: 17\$, 8\$ (étudiant) Air Canada AIR FRANCE

CONCERTS VITRAUX



Messie

GEORGE FREDERIC HANDEL

Version originale

Solistes:

SHARI SAUNDERS

soprano

DANIEL TAYLOR

alto

BENJAMIN BUTTERFIELD

tenor

ERIC OLAND

basse

CHANTEURS DE LA CATHÉDRALE

Dir. GERALD WHEELER

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL

Chef d'orchestre, BORIS BROTT

Lundi soir, le 18 novembre, à 20h00

Cathédrale Christ Church

(entre Eaton et la Baie)

BILLETS: 18 \$ - 25 \$, Étudiants 15 \$

En vente: Place de la Cathédrale 1444 Union

et au guichet de la Place des Arts



Renseignements:

842-2112 ou 487-5190

Hoehst

CARBONE 14

de Gilles Maheu



"Le travail de Gilles Maheu est d'une fragilité et d'une inspiration rare."

R. Levesque, LE DEVOIR, Montréal, mai 91

"Peau, Chair et Os, est un spectacle splendide, d'une grande magie."

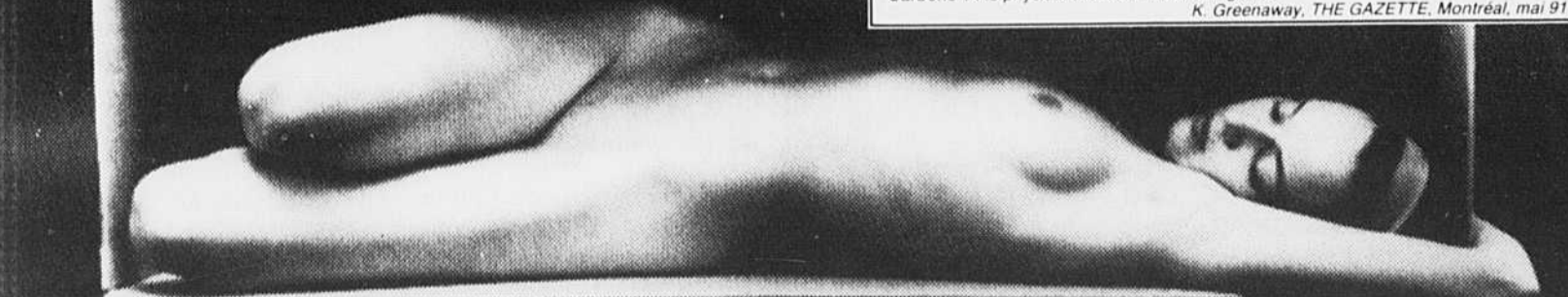
W. Kryszinski, VICE VERSA, septembre 91

"Une succession d'images qui rejoignent les pulsions les plus secrètes de l'homme..."

J. Beaunoyer, LA PRESSE, Montréal, mai 91

"Carbone 14 is physical theatre at its blasting best."

K. Greenaway, THE GAZETTE, Montréal, mai 91



En coproduction avec le Centre national des Arts à Ottawa et le Festival de théâtre des Amériques

DU 27 NOV. AU 14 DÉC. / THÉÂTRE ESPACE LIBRE - (métro Frontenac); ADMISSION: 522-1245

NOMBRE DE PLACES LIMITÉ

POUR SON

LA BOÎTE NOIRE 4450, rue St-Denis, 2^e étage 287-1249



Vision Originale, d'accord. Mais encore? Ce Répertoire-Index Réalisateurs 1991. Grands noms ou non, ils y sont. Classes par pays, avec la liste de leurs films qui coïncident (comme par hasard) avec le contenu de nos tablettes. Un abécédaire cinématographique à consulter, un répertoire made in La Boite Noire, nouveau, déjà amélioré, sans sucre ajouté.

disponible en novembre

TELEVISION / chronique

La guerre en direct, six mois plus tard

Hugo Léger

ASSIS dans le lobby d'un grand hôtel de Montréal, Steve Haworth, d'humour blagueuse, se désolait de rater la diffusion du match des séries mondiales de base-ball opposant les Braves d'Atlanta aux Twins du Minnesota. On le comprend : les Braves appartiennent à son patron, Ted Turner, magnat de la télé américaine par câble, dont la maison-mère est située dans la capitale de Georgie. Mais cet Américain sympathique et moustachu, fumant Salem sur Salem, ne pouvait pas, en civilisé directeur des relations publiques du réseau CNN, se dérober à ses obligations de conférencier invité au Festival international du film scientifique du Québec.

A ceux, de plus en plus rares, qui ne connaîtraient pas la poule aux scoops d'or, disons que depuis 11 ans CNN diffuse 24 heures sur 24 un service de nouvelles dans 60 millions de foyers aux États-Unis, et dans 20 millions en dehors du pays de l'oncle Bush. De la Terre de feu aux confins

du Caucase, ses antennes et ses têtes chercheuses balaient la planète. Avec 1800 employés, dont 150 présentateurs et reporters répartis dans 24 bureaux à travers le globe, cette multinationale de l'info a, croit-elle, redonné un sens à l'idée de village global. « Nous communiquons la nouvelle non seulement entre élites ou états, mais de plus en plus entre peuples, soutient Steve Haworth. Nous démocratisons et rendons accessible l'information au plus grand nombre. »

ABC, NBC, CBS, les grandes chaînes américaines ont réagi très lentement au succès de CNN. Selon Haworth, « ils produisent tous un excellent bulletin quotidien de nouvelles de 21 minutes 30 secondes qui était jusqu'à récemment la seule source télé de nouvelles internationales. Mais, avec l'arrivée de CNN, ce n'est plus une surprise quand Dan Rather annonce le début de la guerre ou l'attentat contre le pape. Il ne fait plus la nouvelle. Et ces réseaux n'ont pas réussi à redéfinir leur rôle. Ils devraient peut-être analyser ou contextualiser davantage l'information. »

« Les modes de vie ont changé depuis 15 ou 20 ans, poursuit Haworth, mais le journalisme n'a pas relégué ces changements. On a toujours le même bulletin de nouvelles à 6 h 30. Mais combien de gens ont le temps de revenir du bureau, de prendre les enfants à la garderie, de manger et de finalement regarder le bulletin ? CNN leur offre les nouvelles quand ils sont prêts à les recevoir. »

Quand on lui demande si les Américains sont généralement bien informés, Haworth y va d'un « non » sonore et espère que CNN fait sa part pour remédier à la situation. « La guerre du Golfe a été écoutée par les Américains, parce que leurs soldats et leur pétrole s'y trouvaient. Mais la poussée démocratique en Europe de l'Est n'a pas été regardée par les Américains. Le coup d'État soviétique, oui, car il y avait suspense, mais quand Gorbatchev est réapparu, les cotes d'écoute ont chuté. Les Américains ont une attitude très paroissiale : s'ils ont le choix entre un feu dans le voisinage et les politiques économiques de George Bush, ils choisiront le feu. »

Mais le haut fait d'armes de CNN, celui qui l'a propulsé à l'avant-scène de l'actualité, c'est la couverture en direct qu'il a faite de la Guerre du Golfe, alimentant en images et en mots toutes les télévisions et toutes les salles de rédaction du monde. De janvier à mars dernier, plus de 400 jour-

nalistes étrangers ont débarqué à Atlanta pour sonder les tripes de cette entreprise de presse qui se veut « neutre, objective, juste et honnête envers toutes les parties ». Tout le monde voulait en savoir plus long sur ce réseau qui avait gagné haut-la-main la guerre des ondes. « Avant le conflit, 50 % des Européens de l'Ouest avaient entendu parler de CNN, dit Steve Haworth. Après, on a sauté à 85 %. Avant la guerre, on a demandé aux Américains quel était selon eux le réseau de nouvelles le plus crédible : CNN était à 20 %, ABC, à 18 %. Après la guerre, 61 % favorisait CNN et 12 % ABC. Nous sommes revenus à 40 % et ABC à 20 %. »

Et ces accusations de désinformation pendant le conflit, CNN, le chef de file, les a-t-il bien assumées ? « Nous avons fait du bon travail en comparaison des autres médias électroniques, pense Steve Haworth. Mais personne ne sait vraiment ce qui s'est passé sur le terrain. Cette histoire ne sera peut-être jamais racontée. Nous n'avons pu donner ce que les autorités de tous les côtés voulaient bien nous donner. Peter Arnett a été systématiquement contrôlé par les Irakiens. À Tel-Aviv et à Jérusalem, un censeur israélien avait un doigt littéralement posé sur l'interrupteur 24 heures sur 24. Mais en réunissant toute l'information américaine, irakienne et israélienne,

quelque chose qui peut se rapprocher de la vérité est peut-être sorti. »

C'est la notion même de liberté de presse, pense Haworth, qui a été joyeusement esquintée dans ce conflit. « Personne, ni d'un côté, ni de l'autre, ne tenait à diffuser des informations qui auraient pu mettre en danger des vies, compromettre la sécurité d'une mission ou montrer des images de soldats morts ou blessés avant que leur famille ne soit mise au courant. En ce sens, nous étions prêts à nous censurer. Mais quand les autorités nous ont empêchés de filmer le retour des cercueils des premiers Américains tués, on ne parlait plus ici de sécurité nationale, mais bien d'opinion publique qu'on ne voulait pas alertée ou affectée. Et c'est un peu inquiétant. »

« Personne ne s'est levé pour dénoncer cet état de fait : on était même plutôt content de ne pas voir les cercueils. Le public des pays démocratiques a perdu de vue l'importance de la liberté de presse. Il y voit souvent la manifestation d'un journalisme irresponsable, fouillant la vie privée des gens, éventant des secrets d'État, mettant en cause la sécurité nationale. Lors de ce conflit, nous avons raté une belle occasion d'éduquer le public des pays démocratiques et des États-Unis en particulier. »

Le blues du cow-boy

Même si le snobisme pro-country galope ces jours-ci plus vite que Roy Rodgers à ses meilleurs jours, même si le débat risque d'ici peu de se retrouver devant l'Assemblée nationale, je n'en démords pas, comme un vieux mustang, et reste sur mes positions et mes éperons : je n'ai même jamais pensé brandir mon briquet à un show de Patrick Norman, et Marcel Martel me donne toujours le goût d'appeler la cavalerie à mon secours. Reste cependant que le documentaire *Quand la chanson lit bonjour au country*, présenté en cinq parties (Radio-Canada, mardi, 21 h), est fascinant, huilé au quart de tour, et dont la valeur ethnologique est indéniable. Bien sûr, je n'ai pu m'empêcher de regarder Lucille Star comme une Papouze pailletée de Nouvelle-Guinée ou Roger Miron, le grand « troubadour tyrolien » (sic) comme une curiosité endimanchée, mais rendons à Willie ce qui est à Willie : le sang du country, quête impossible de l'Ouest américain, a coulé, coule et coulera encore dans les veines du Québec. Ni grande analyse, ni intellectualisation, la journaliste Carmel Dumais a su s'effacer derrière les « blues du monde rural », laissant les films d'archives, les chansons et les témoignages souvent savoureux, faire leur travail. Mais je ne sais toujours pas la différence entre le western et le country. Convertis, à mon secours.

LOUIS-DOMINIQUE LAVIGNE

explorer le temps et l'espace

Lyne Crevier

DANS LA VIE d'un auteur, le dernier-né est toujours le plus beau, le plus fin, le plus adorable des poupons. Même si on est le géniteur de plus d'une trentaine de pièces, comme Louis-Dominique Lavigne, la benjamin prend toute la place, s'impose comme le modèle le plus achevé.

Son spectacle *Les petits orpèils*, est présenté à la Maison Théâtre Annexe jusqu'au 10 novembre. Il

amorce ainsi la huitième saison de la Maison Théâtre.

Produite par le Théâtre de Quartier, la pièce s'adresse aux tout-petits de quatre à huit ans pour qui souvent c'est le premier contact avec le théâtre; les artisans de la compagnie mettent donc tout en oeuvre pour les ravir. Et rien de tel qu'un conte pour y arriver.

Un conte tout simple, à première vue, dit Lavigne, mais complexe dans sa forme. Aux yeux d'un enfant, les thèmes qui y sont développés peuvent sembler en effet assez abs-

traits : on explore les notions de temps et d'espace. Pas évident quand on éprouve encore quelque difficulté à distinguer une seconde d'une heure, le présent du passé, la gauche de la droite...

La journée s'annonce cruciale pour la petite Mathilde (et ses parents, donc !) qui attend à la maison — en compagnie de son grand-père — la venue de ces nouveaux « petits orpèils » qui menacent son bonheur et qui sont à la fois souhaités avec espoir et appréhension. Perdrait-elle sa place dans le coeur de papa-maman ? Sera-t-elle de trop ?

« Quand j'ai commencé à écrire la pièce, dit Louis-Dominique Lavigne, j'observais l'attitude de ma fille de quatre ans face à la grossesse de sa mère. Je notais ses bons mots, ses commentaires, dont je me suis servi ensuite pour bâtir le spectacle. En partant du concret, j'ai bifurqué vers une écriture poétique proche du langage enfantin. Et je me suis amusé comme un petit fou. »

Sur le plan dramaturgique, Lavigne explore aussi le sentiment de l'attente, qui peut se montrer cruelle à l'âge tendre. Chez l'enfant, un désir inassouvi peut être un drame.

Les deux comédiens (Dominic Lavallée et Jean-Guy Leduc) racontent l'histoire de Mathilde en interprétant tour à tour la fillette, son ami Simon, le grand-père, un voisin. Ils utilisent un grand nombre d'accessoires (poupées, boîte à musique, chapeaux, vêtements, etc.), comme jadis Franfrêche à la télé, pour animer le conte mis en scène par Lise Gionet. La musique de Joël da Silva est elle aussi de la partie.

« J'adore le théâtre européen pour la jeunesse, en ce sens qu'il est évocateur, subtil, que rien n'est souligné à grands traits, et c'est un peu ce que j'ai voulu faire avec *Les petits orpèils*. Le public ne pourra sans doute pas véritablement s'identifier aux

personnages mais il se laissera bercer par la musicalité des mots... Pour un enfant, la découverte d'un nouveau mot est comme un bonbon », avance goulument Louis-Dominique Lavigne devant son double expresso.

« Il ne faut pas, poursuit-il, avoir peur d'aborder la poésie au théâtre à l'ère de la banalisation du langage télévisuel. » En ce sens, il se souvient avec félicité d'une première expérience de scénarisation vécue, au début des années 1980, lors de la série *Klimbo*, présentée à la Société Radio-Canada, et qui fut retirée de l'horaire, « sous prétexte de trop grande popularité ».

Entre-temps, Louis-Dominique Lavigne, directeur artistique du Théâtre de Quartier depuis ses tout débuts en 1975, est tombé sous le charme du conte, avec ses rois, ses princesses, ses sorcières, et ses grands mythes populaires, pour s'y consacrer davantage.

Le Quartier en a parcouru du chemin depuis les années 1970, au moment où il était de bon ton de « faire du théâtre engagé, social ». On versait alors dans le réalisme pur et dur « du texte à la mise en scène, du jeu à la scénographie. Or, rien de tout cela n'a survécu, les grands projets sociaux se sont envolés, les idéologies, évanouies. Jusqu'à tout récemment, les contes n'avaient pas encore la cote au Quartier. Ses artisans les ont boudés un certain temps. Depuis, ils sont tombés dedans comme Obélix dans sa potion magique. En 1989, ils produisaient *La nuit blanche de Barbe-Bleue*, oeuvre désoyante et passablement iconoclaste du célèbre Charles Perrault, en l'adaptant tant et si bien qu'elle a été jouée devant 44 000 spectateurs aussi bien ici qu'à l'étranger et qu'il est question de la traduire prochainement en anglais au profit d'un festival de théâtre de Philadelphie qui la réclame à cor et à cri.

Les grands Ballets Canadiens
LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

Une saison corps et âme.

La Sylphide

Chorégraphie:
AUGUSTE BOURNONVILLE

Musique:
HERMAN LOVENSKJOLD

Dans les rôles principaux:
ANDREA BOARDMAN
ET ZHAO MIN-HUA • 25-31-2
YVONNE CUTARAN
ET KENNETH LARSON • 26
DANIELA BUSON
ET MARCELLO ANGELINI • 1

Allegro Brillante
Chorégraphie:
GEORGE BALANCHINE

Musique:
P.I. TCHAIKOVSKY

Avec l'Orchestre des Grands Ballets Canadiens sous la direction de VÉRONIQUE LACROIX

25-26-31 octobre
1-2 novembre 1991
20 h

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

RESERVATIONS
ADMISSION 522-1245 ou 1-800-361-4595 Place des Arts 514 842-2112
ou à tous les comptoirs ADMISSION
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$. Frais de service.
Billets à partir de 16,80\$ (TPS incluse) • 33% de réduction pour étudiants et 3^e âge.

ESSO L'Impériale BANQUE NATIONALE CARON BÉLANGER ERNST & YOUNG

Musique
ENTÊTE

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

OCTOBRE

Anonymous, L'Institut Canadien et la Ville de Québec présentent
LE TAVERNER CONSORT DE LONDRES
Direction: Andrew Parrott
Machaut: Messe de Nostre-Dame
en l'église Saint-Jean-Baptiste, 490, rue Saint-Jean, Québec
Dimanche 27 octobre 1991 à 20h00
Admission, Billetech, renseignements: (418) 692-3384

NOVEMBRE

4 PRO MUSICA. SÉRIE ÉMERAUDE
Regis Pasquier, violon; Bruno Pasquier, alto; Bruno Rigutto, piano.
Salle Wilfrid-Pelletier, PDA. Conférence pré-concert gratuite.
Lundi 4 novembre 1991 à 20h00
Renseignement: 845-0532 Billets: 175-135-85 étud.(TPS en sus)

6 ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONT-ROYAL
TCHAIKOVSKI: Concerto en ré majeur op. 35
Pascale Giguère, violoniste, gagnante Concours OSMR 91
BRAHMS: Symphonie no 1 en do min. op. 68
Direction: Jacques Faubert
Salle Schofield, 90, av. Roosevelt, VMR
Mercredi 6 novembre 1991 à 20h00
Rens.: 735-9578 Billets: 195-165-125
au 1777, boul. Graham VMR ou au Trust Général, Centre Rockland

7 LA MASCARADE ET LA FÊTE
L'ensemble de la SMCQ
Sous la direction de Véronique Lacroix
Salle Redpath, Lundi 7 novembre à 20h00
Renseignement: 843-9305 Billets: 205-125

17 PRO MUSICA. SÉRIE ÉMERAUDE
Le Trio Fontenay (violin, violoncelle, piano)
Église Erskine & American (stationnement: Standard Life)
Dimanche 17 novembre 1991 à 20h00
Rens.: 845-0532 Billets: 175-85 étud.(TPS en sus)

Association des organismes musicaux du Québec EN COLLABORATION AVEC
LE DEVOIR
ET
COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL
Chef d'orchestre: ALEXANDER BROTT

Soliste:
VLADIMIR FELTSMAN
pianiste russe renommé

Concerto pour piano K.488.....Mozart
"Siegfried Idyll".....Wagner
Symphonie no. 96 "Miracle".....Haydn

LUNDI SOIR, 25 NOVEMBRE, À 20h.00

Billets en vente à la Place des Arts: \$20 - \$25 - \$30 STANDARD LIFE

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$.

CARRÉMENT
LA BOÎTE NOIRE 4450, rue St-Denis, 2^e étage 287 1249



Imaginons un peu que la Boîte Noire soit un film. Sûrement celui d'un jeune réalisateur. Pas hermétique, pas con non plus. Possiblement à contrecourant. Le genre qui finalement se taille une place au box-office au grand dam des comptables et autres vendeurs de balayuses, ébahis. La critique: une vidéo-boutique qui affiche une Vision Originale.

OPÉRA

Le Far West à l'italienne

Le Metropolitan Opera présente *La Fanciulla Del West*, de Puccini

Maurice Tourigny

NEW YORK — Les dix premières années de notre siècle ont bouleversé la carte de la musique occidentale. À Vienne, des compositeurs rejetaient les conventions de l'écriture romantique et déboussaient le public et la critique alors qu'en France une nouvelle école de musiciens amenait un peu plus loin l'harmonie et le contre-point traditionnels.

L'Italie montrait plus de résistance aux changements. Le mouvement veriste régnait sur l'opéra et remplissait les théâtres d'amateurs d'émotions fortes.

Pourtant, lorsqu'on écoute la partition de *La Fanciulla Del West* de Giacomo Puccini, on entend poindre la nouveauté musicale en vogue dans les pays voisins. Peut-être malgré lui, Puccini changeait les sonorités de son orchestre.

Le Metropolitan Opera de New York, pour la première fois depuis 1970, met à l'affiche cette oeuvre négligée en Amérique et cependant l'une des plus accomplies de son compositeur.

La Fanciulla Del West, écrit entre 1907 et 1910 et créé au Metropolitan Opera le 10 décembre 1910, se situe entre *Madama Butterfly* et *Il Trittico* dans la séquence des opéras pucciniens.

En 1907, Puccini de passage à New York pour la première de *Butterfly* au Met voit à Broadway la pièce de David Belasco, *The Girl Of The Golden West*. Cette histoire de rédemption dans un monde sans autre loi que celles du fusil et de l'argent lui plaît. Il connaît déjà l'auteur puisqu'il a adapté un autre de ses drames, *Madama Butterfly*.

Après de nombreux problèmes avec ses librettistes, Puccini met un point final à *La Fanciulla* en juillet et cinq mois plus tard, Arturo Toscanini dirige la première au Met.

Cet automne, le Met fait appel à un metteur en scène italien et à un chef américain pour sa nouvelle production. Giancarlo del Monaco, fils du célèbre ténor, signe et conçoit un spectacle relativement conservateur et respectueux des indications pucciniennes.

Le décorateur américain Michael Scott, bien connu des opéras européens, recrée les trois lieux de l'action: le saloon où se rencontrent les mineurs, la cabane de Minnie en bordure de la forêt et enfin le village abandonné. Si le vaste saloon du pre-



Une scène de l'acte III de *La Fanciulla del West*, de Puccini actuellement présenté au MET de New York.

mier acte sert mal les chanteurs perdus dans un espace ouvert ou relégués au bar à l'extrême gauche du plateau, les deux autres actes corrigent la situation et la place du village fantôme rend bien le sinistre et la désillusion des dépossédés de la ruée vers l'or.

Del Monaco ne résiste pas aux touches maladroitement mélodramatiques voulues par Puccini mais vieillottes et sans poids dramatique en 1991. Au

premier acte, Jim malade et ruiné n'a pas besoin de beugler ses sanglots ni de se trainer au sol pour illustrer son désespoir; la musique se charge d'exprimer sa douleur.

Del Monaco arrive cependant à rendre très vivant tout le deuxième acte, long duo des protagonistes brièvement interrompu par des actions véhiculées de rebondissement dramatiques.

À la tête de l'orchestre, Leonard

Slatkin dans ses débuts au Metropolitan. Directeur de la St-Louis Symphony et réputé pour ses lectures des partitions contemporaines et de la musique américaine, Slatkin, en bon chef symphonique qu'il est, mène l'orchestre à pleine capacité; si bien qu'au premier acte, il couvre chanteurs et chœur. Il parvient à rétablir l'équilibre vers la fin de l'acte et fait preuve de finesse et d'attention aux solistes jusqu'à la fin de l'opéra.

On lui doit de souligner le lyrisme et la richesse des harmonies de certains passages de l'oeuvre et de nous faire découvrir la complexité et le souffle de cet opéra.

Encore une fois, le chœur du Met montre sa force et son apport de taille à la santé musicale de l'opéra new-yorkais.

Si on voit peu *La Fanciulla* sur les scènes du monde, c'est parce que l'oeuvre est difficile à distribuer. Le

rôle-titre a écorché plus d'une voix et pas des moindres. Minnie requiert un soprano robuste, capable d'affronter les orchestrations imposantes du deuxième acte et de mener à terme le crescendo dramatique puis l'apothéose de son personnage.

Le Met confie Minnie à Barbara Daniels, une soprano américaine qu'on entend ici depuis 1983. Ses *Musetta* et *Rosalinda* exemplaires ne préparaient pas à Minnie que beaucoup de commentateurs voient comme un rôle pour soprano dramatique. Daniels tire admirablement son épingle du jeu malgré un premier acte laborieux. Elle révèle les contradictions et les doutes de Minnie, mais aussi sa détermination et ses espoirs. Au deuxième acte, son chant est plein, assuré dans le médium et brillant dans l'aigu.

Aux côtés de Barbara Daniels, Plácido Domingo interprète le vilain converti Dick Johnson. Le ténor démontre la puissance de sa voix et sa « musicalité ». L'aria fameuse du troisième acte *Ch'ella mi creda libero* lui a amené une ovation gigantesque, bien méritée vu la santé et l'énergie vocale qui sont devenues son étiquette.

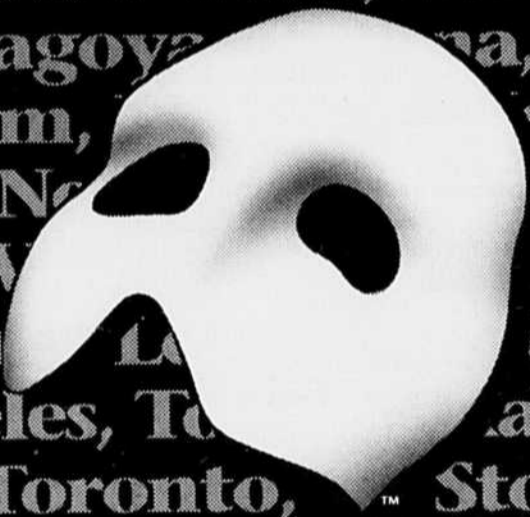
Dans le rôle du shérif Jack Rance, Sherrill Milnes a composé un personnage prenant, sombre et inquiétant. Le baryton contrôle ses faiblesses vocales par des effets de dynamisme et de coloration qui masquent le trémolo et les écarts tonals. Tout compte fait Milnes s'est fort bien acquitté de ce difficile rôle.

Les rôles secondaires étaient uniformément bien chantés même si on aurait préféré une interprétation plus sensible de la complainte de Jake Wallace, premier indien de la tristesse et de la solitude de cette bande d'aventuriers perdus dans la ruée vers l'or.

La Californie de 1850 et tous les éléments de couleur locale, cette mythologie à la John Wayne, ont bien amusé les spectateurs du Met parce que chantés en italien. Mais dès la mise en situation passée, tous ont accepté que le Far West n'est que le symbole d'une fausse terre promise, où la vie demeure difficile. Peu importe la langue dans laquelle ils chantent, les mineurs de Puccini nous disent que seul l'amour nous sort du pétrin.

La Fanciulla Del West garde l'affiche au Met jusqu'au 29 octobre puis sera ramené à la fin de la saison en avril.

London, New York, Los Angeles,
Osaka, Nagoya, Toronto,
Stockholm, Melbourne,
London, New Angeles,
Nagoya, V lamburg,
Melbourne, New York,
Los Angeles, Toronto, Nagoya,
Vienna, Toronto, Stockholm,
Tokyo, et maintenant... Montréal



The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

COMMENCE DANS
3 SEMAINES!
JUSQU'AU 20 FÉV., 1992

AVANT-PREMIERES:
12 et 13 novembre 1991

GALA D'OUVERTURE:
jeudi 14 novembre 1991
au profit de la Fondation
du Diabète Juvenile.

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts, Montréal

RÉSERVEZ UNE
SOIRÉE AVEC
LE PHANTOM
(514) 790-2222

Billets en vente également au
guichet de la Place des Arts et
aux guichets TicketMaster
(situés dans certains
magasins de La Baie)

Groupes: (20 personnes
minimum) téléphonez:
(514) 874-9153 au Québec
(416) 925-7466 en dehors
du Québec

Réservez un place de choix
grâce à Avant-première
de American Express,
composez le (514) 790-0300

Carte Canadienne La Presse

Version Originale! En anglais avec des surtitres en français.

ARTS AFFAIRES DE MONTRÉAL

La Ville de Montréal, en collaboration avec le journal *Le Devoir*, est heureuse d'annoncer la création du Prix Arts-Affaires de Montréal pour souligner et reconnaître la contribution et le soutien du milieu des affaires au milieu culturel montréalais. Ce prix sera décerné à une grande entreprise, à une PME ainsi qu'à une personnalité arts-affaires de l'année en reconnaissance de leur contribution exemplaire à la promotion et à l'essor de la vie culturelle montréalaise.

Le Prix Arts-Affaires de Montréal s'inscrit dans le cadre du programme de rapprochement du milieu des arts et des affaires qui se réalise conjointement avec la Chambre de commerce du Montréal métropolitain.

CRITÈRES
D'ADMISSIBILITÉ
Toute société d'affaires oeuvrant au Québec dans les secteurs privé ou parapublic est admissible au Prix Arts-Affaires de Montréal.

Les individus doivent avoir la citoyenneté canadienne ou le statut d'immigrant reçu, résider au Québec et oeuvrer dans les secteurs privé, public ou parapublic.

Les entreprises et les individus proposés doivent avoir été actifs auprès du milieu culturel montréalais au cours de la période s'échelonnant du 1er avril 1990 au 30 septembre 1991.

MODALITÉS
D'INSCRIPTION
Seuls les organismes et les associations du milieu culturel ayant leur place d'affaires sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal peuvent soumettre les candidatures d'entreprises ou d'individus. Les propositions de mise en candidature devront parvenir au plus tard le 20 novembre 1991, à 17 heures, au Secrétariat du Prix Arts-Affaires de Montréal.

Pour obtenir les formulaires de mise en candidature ou toute autre renseignement supplémentaire, veuillez vous adresser au Secrétariat du Prix Arts-Affaires de Montréal :

Ville de Montréal
Commission d'initiative et de développement culturels (CIDEC)
425, place Jacques-Cartier, bureau 300
Montréal, (Québec), H2Y 3B1
Téléphone : (514) 872-4629 ou 872-1152
Télécopieur : (514) 872-0425



Ville de Montréal

LE DEVOIR

RADIO CENTRE - VILLE

1,300 WATTS DE PUISSANCE POUR MIEUX S'ENTENDRE

La radio communautaire et multiculturelle de Montréal



102,3 F.M.

5212 Boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) H2T 1S1

"Carrefour" : un nouveau magazine interculturel à l'écoute du grand Montréal
des entrevues, des chroniques, des invités spéciaux, un tour d'horizon des communautés ...

qui modèlent le nouveau visage de notre société... du lundi au vendredi, de 16h30 à 17h30.

Une oeuvre pour la paix

Jean Dumont

LE CHANTIER du parc Jarry bourdonnait d'activité, jeudi dernier, alors qu'on mettait la dernière main à la finition de la sculpture pour la paix réalisée par l'artiste montréalaise Linda Covit. Cette oeuvre, qui sera inaugurée officiellement demain, à 13 h 30, en présence du maire Jean Doré, a été commandée à l'artiste au printemps dernier, dans le cadre du programme d'art public de la Ville de Montréal, administré par la CIDEC.

À cette occasion plus d'un millier d'enfants se sont défaits de leurs jouets de guerre pour en faire cadeau à l'artiste afin qu'elle les utilise dans sa sculpture. Environ 1200 d'entre eux sont enterrés sous l'énorme spirale de dalles de granit qui constitue la base de l'oeuvre. Une vingtaine d'autres, fusils, mitraillettes, chars d'assaut etc., ont été coulés en bronze par Linda Covit et scellés en divers endroits de la dalle et du gazou alentour. Les empreintes d'une douzaine d'autres ont été découpées dans d'épaisses plaques de cuivre qui remplacent certaines dalles pour que l'herbe puisse pousser à travers...

Deux magnifiques voiles d'acier inoxydable, chacun de 16 pieds de haut et de 36 pieds de long laissent entre eux, au centre de la dalle de granit, une ouverture, métaphore de l'entrebaillement d'une porte. Trois bancs de granit à une extrémité, et deux énormes pierres dressées dans un massif d'arbustes à l'autre, alligés avec l'ouverture, complète cette remarquable installation dédiée autant à la paix de l'esprit qu'à celle des armes.

Linda Covit aimerait que la végétation y pousse partout en liberté, au pied des voiles entre les dalles, autour des jouets de bronze plantés dans le gazon... La culture guerrière effaçait lentement par le surgissement vivant de la nature. Gageons qu'elle aura des difficultés avec les sacro-saintes règlementations municipales. Il lui a déjà fallu modifier son projet, au détriment de son aspect, parce que certains règlements le considéraient dangereux pour les enfants! Si on appliquait à l'ensemble de la ville les exigences manifestées envers l'art public, il n'y aurait pas beaucoup d'enfants à se promener sur les trottoirs de Montréal, ni à jouer dans les ruelles.

Anecdote: un des maires invités au Sommet des grandes villes du monde, est venu visiter la sculpture de Linda Covit. Un Japonais. Il a invité l'artiste au Japon. Après son départ, elle s'est étonnée qu'il ait été le



La sculpture de Linda Covit sera dévoilée demain au parc Jarry.

PHOTO JACQUES GRENIER

seul à venir voir cette oeuvre pour la paix. Quand elle a demandé qui il

était, on lui a répondu que c'était le maire d'Hiroshima... Il faut croire

qu'il avait plus de raisons que d'autres de s'intéresser à la paix!

Questions sans réponses

Danielle Sauvé

Galerie Chantal Boulanger
372 ouest, rue Sainte-Catherine
Jusqu'au 9 novembre 1991

Marie-Michèle Cron

MAIS QU'EST-CE que c'est? Un cône boursoufflé et éclairé de l'intérieur, diffuse une lumière orangée. Posé sur deux sculptures qui s'enlacent amoureuxment, il fait penser à un chapeau de sorcière ou de vieux alchimiste surgi d'un paysage incertain. Ou bien à un berlingot pointu, immense, disproportionné, qui, automatiquement, appellerait une carresse de la main ou la bouche gourmande d'un visiteur du soir, soudainement replongé dans le vert paradis de l'enfance perdue. Il y a quelque chose de médiéval ici, dans ces formes qui s'élancent vers le ciel, dans la parure sombre comme la nuit que revêt *Les sens inégaux*, cette oeuvre charismatique de Danielle Sauvé. Lyriques et raffinées, tout en dénotant une grande maîtrise technique de la part de l'auteur, les sculptures de cette jeune artiste qui a récemment participé avec sept autres artistes montréalais à la grande exposition d'art contemporain en Italie, *Anni Novanta*, résistent à toute désignation précise qui viendrait enclouer leur ambiguïté sous-jacente.

À l'entrée de la galerie Chantal Boulanger, une cascade d'alcôves en bois se déroule et se délie dans l'espace telles des coquilles, des banderoles de papier léger. L'oeil fait le tour de chaque figure, tente de combler les vides par les pleins puis se perd dans les espaces ménagés par chaque élément de cette ruée bruisante. Ce *Vitrail* ouvre sur une autre pièce qui nous présente une corbeille où de multiples rosaces métalliques s'emboîtent les unes dans les autres comme un nid d'abeilles. Le regard et le corps du spectateur sont assésés par ces deux oeuvres qui sous un même titre (*Les jours contraires*) se balancent continuellement entre deux pôles: déploiement dans l'es-

pace qu'elles occupent et qu'elles signifient et repli sur elles-mêmes. L'artiste joue avec les proportions humaines, les perspectives, et rajoute toujours de nouvelles structures visuelles. Alors, nous n'arrêtons pas de faire le tour de ses pièces hybrides et sensuelles pour en découvrir le sens caché. Mais, chaque fois que nous croyons le tenir, celui-ci dérape, nous glisse entre les doigts pour se loger dans d'autres images, toujours plus riches, toujours plus luxuriantes.

« Je pars d'images familières et je les manipule pour créer des rencontres avec d'autres images qui appartiennent à un univers plus onirique, explique Danielle Sauvé. Je ne travaille pas avec des préceptes formels. J'aime faire des choses qui questionnent et qui ne répondent pas. » À ces compositions ornementales dynamiques qui confrontent matériaux lisses et rugueux, arabesques et lignes géométrisées, succède une oeuvre plus mystérieuse, plus silencieuse, plus sévère. C'est une sorte de meuble en bois peint en noir qui fait office, tour à tour, de lit ou de piano, percé au-dessus, de trous laissant passer la clarté ambiante et vissé, sur un côté, par de gros boulons apparents en acier.

L'artiste ne camoufle pas les éléments qui ont servi à relier les différentes parties de cette sculpture compacte et intrigante. Elle nous montre ainsi toutes les tensions et les « respirations » qui peuvent intervenir dans le processus de fabrication de l'objet. Vers le bas, comme pour échapper à la densité de cette ossature rigide, une feuille de feutre tapie dans l'ombre, voit sa surface se gondoler. Des petits cratères en jaillissent et se conjuguent à des taches de lumière projetées par les lampes de la galerie.

C'est un lieu de méditation qui prête à la confiance, un refuge idéal qui ne permet pas les cris, mais les chuchotements. Tel un rêve éveillé, il invite le regard à se reposer un instant, loin des tourmentes et des vicissitudes d'un monde pétri d'ambivalences.

Ensemble on peut vaincre le cancer

SOCIÉTÉ CANADIENNE DU CANCER
CANADIAN CANCER SOCIETY

DONNONS GÉNÉREUSEMENT

Montréal (844-3489) — Sculpture-installation de Martz Ucci, du 12 oct. au 10 nov.

CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS DU QUÉBEC À MONTRÉAL: 4247 St-Dominique, Montréal (842-4300) — Noblesse, installation de complémentaire Bourgauff/Durocher, jusqu'au 15 nov.

CENTRE SAÏDE BRONFMAN: 5170 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) — Peintures récentes de Su Schnee, du 3 oct. au 14 nov.

CENTRE CULTUREL JACQUES FERRON: 100 est St-Laurent, Longueuil — Exposition d'estampes des finalistes du Prix Albert-Dumouchel, jusqu'au 10 nov.

CENTRE DE DESIGN DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL: 200 ouest Sherbrooke, Montréal (987-3395) — Exposition Les Années Concours, sur les concours d'architecture en France, du 26 sept. au 3 nov., du mer. au dim. de midi à 18h.

CENTRE D'EXPOSITION CIRCA: 372 ouest Ste-Catherine, Montréal (393-8248) — Oeuvres de Tatiana Demidoff-Ségou, du 5 oct. au 9 nov.

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL: 335 Place d'Youville, Montréal (872-3207) — Reconstitutions théâtrales, vidéos, bandes sonores, artefacts et photographies, 350 ans de l'histoire de Montréal — Exposition temporaire sur l'histoire des rues de Montréal, jusqu'au 17 nov., tous les jours.

CENTRE HOSPITALIER JACQUES-VIGER: Grande Chapelle, 1051 St-Hubert, Montréal — Encan de tableaux d'artistes réputés au profit de l'Accueil Bonneau, exposition le 26 oct. de 13h à 20h, et le 27 oct. de 12h à 14h, en can. au 14h.

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: Place Du Parc, Montréal (288-0811) — Les Cent Jours d'Art Contemporain de Montréal 1991, Art et Espace Public, du 15 août au 3 nov., mar. au dim. de 10h à 18h.

LA CHAMBRE BLANCHE: 185 Christophe-Columb est, Québec (418-529-2715) — Peinture et installation: Danny Tardif et Andrew Forster, du 9 oct. au 3 nov.

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASSEUR: 100 est Sherbrooke, Montréal — Exposition « Douze danses espagnoles » de l'artiste Barry Wainwright, jusqu'au 7 nov.

COMPLEXE DU CANAL LACHINE: 4710 St-Ambroise, Montréal (948-0300) — Galerie Rouge. Oeuvres de Cécile Buysse, du 2 au 30 oct.

WEEK-END

ASS inc., organisme à but non lucratif, organise tous les samedis une marche de santé sur le Mont-Royal. Départ à 14 h à l'angle des rues Mont-Royal et de l'avenue du Parc, coin sud-ouest. Après la marche, apéro et dansé au café terrasse Jaihouse Rock Café, 30 Mont-Royal ouest. Rens.: 388-8727.

Ce soir à 20 h 30, les Loisirs Saint-Jean-Vincent organisent un super party d'Halloween au sous-sol de l'église, 2151 rue Saint-Georges au coin de la rue Beauregard. Rens.: 679-9956.

Le samedi 26 octobre de 11 h à 16 h, les agriculteurs des marchés Atwater et Jean-Talou invitent les enfants et leurs parents à célébrer l'Halloween-UNICEF aux marchés publics. Rens.: 872-6235.

Ce soir à 20 h 30, marathon de danse israélienne, animée par Maurice Perez, à l'auditorium Grover — YMHIA, 5480 rue Westbury. Rens.: 683-4283.

Le groupe l'Entre-Nous invite toutes les personnes seules à participer à son souper-rencontre dansant, le samedi 2 novembre, pour souligner l'Halloween. Réserv.: Violette au 648-7075.

DAZIBAO: 279 ouest Sherbrooke, espace 311C, Montréal (845-0063) — Jeunes photographes K. Biron, J. Gascon, A. Harvey, A. Olcott et P. Plante, jusqu'au 10 nov.

ÉCOLE VINCENT D'INDY: 628 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (735-5261) — Exposition célébrant le centenaire de la naissance de Claude Champagne provenant de la Bibliothèque Nationale du Canada, du 15 oct. au 7 nov.

GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETIT: 100 est rue Gentilly, Longueuil (679-2966) — Installation de Carole Baillargeon, du 29 nov. au 16 nov.

GALERIE D'ART CONCORDIA: Univ. Concordia, 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Tableaux récents de Susanna Heller, du 24 oct. au 7 déc. — Galerie V.A.V. 1395 ouest René-Lévesque, Montréal — Dessins et peintures de Christine Oades, sérigraphies de Wah Wing Chin, du 20 au 26 oct.

GALERIE D'ARTS CONTEMPORAINS DE MONTRÉAL: 2122 Crescent, Montréal — Tableaux de Christian Thibault, jusqu'au 2 nov.

GALERIE D'ART MME ALONZO: 223 est Prince Arthur, Montréal (887-1265) — Artistes de la galerie et plusieurs artistes québécois, du 15 oct. au 15 nov.

GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Bord du Lac, Pointe-Claire (859-1254) — Photographies de Holly King et installation de Lois Schklar, du 27 oct. au 1er déc.

GALERIE D'ART VINCENT: Château Laurier, Ottawa (613-230-1162) — Oeuvres de Pierre Lefebvre, du 20 au 30 oct.

GALERIE CHANTAL BOULANGER: 372 ouest Ste-Catherine, Montréal (397-0044) — Oeuvres de Danielle Sauvé, jusqu'au 9 nov.

GALERIE DU CENTRE: 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772) — Oeuvres de Marcel Aubut, du 2 au 27 oct.

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Oeuvres de Denis Rousseau, du 28 sept. au 26 oct., du mer. au ven. de 12h à 18h, et sam. jusqu'à 17h.

GALERIE CLARK: 1591 Clark, 2e étage, Montréal (288-4972) — Oeuvres de Gigi Perron et installation de Joan Rzakiewicz, du 31 oct. au 24 nov.

GALERIE DAN DELANEY: 318 Victoria, Westmount (484-4691) — Oeuvres de Dawn Martin, jusqu'au 28 oct.

GALERIE DARE-DARE: 279 ouest Sherbrooke, ste 311B, Montréal (844-8327) — Oeuvres de Anna Boghigian, jusqu'au 27 oct.

GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal (845-7471) — Sculptures de Shokichi Sato, du 22 oct. au 2 nov.

GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) — Oeuvres de Francine Simonin, du 19 oct. au 7 nov.

GALERIE L'EMPREINTE: 272 est St-Paul, Québec (861-4427) — Oeuvres récentes de Carole Biéreau et Marie Letellier, du 16 oct. au 4 nov.

GALERIE ESTAMPE PLUS: 49 St-Pierre, Québec (418-694-1303) — Oeuvres récentes de Renée Durocher, du 6 au 31 oct.

GALERIE JOCELYNE POINTE: 2154 Crémieux, Québec (843-3856) — Point de vue de la Hollande, jusqu'au 16 nov.

GALERIE GRAFF: 963 est Rachel, Montréal (526-2616) — Oeuvres récentes de Robert Wolfe, jusqu'au 17 nov.

GALERIE H.E.C.: 5255 Decelles, Montréal — Sélection d'oeuvres de la collection Martineau-Walker, jusqu'au 11 nov.

GALERIE SAMUEL LALLOUX: 372 ouest Ste-Catherine, Montréal (398-9806) — Six photographes allemands B. Becker, A. Brenner, U. Gambke, M. Jade, S. Nieweg et J. Sasse, jusqu'au 16 nov.

GALERIE LIEU OUEST: 372 ouest Ste-Catherine, ste 523, Montréal (933-7255) — Photographies réalisées au Banff Centre par Pierre Gauvin, du 26 oct. au 16 nov.

GALERIE LUMIÈRE NOIRE: 3575 St-Laurent, rd. 222, Montréal (845-1478) — Oeuvres de Susana Wald et Ludwig Zeller, du 26 oct. au 1er déc.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Montréal (875-8281) — Oeuvres de Aytte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle — Oeuvres de Jean-Pierre Lafance jusqu'au 27 oct.

GALERIE MONTCALM: 25 Laurier, Hull (819-595-7171) — « L'éternelle insouciance » exposition de Raymond Warren, du 3 oct. au 3 nov.

GALERIE SEKAI: 4281 A ouest Notre-Dame, Montréal (939-0561) — Installation et oeuvres de Cris Original, jusqu'au 27 oct.

GALERIE DU SERVICE DES ACTIVITÉS CULTURELLES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL: 2332 boul. Édouard-Montpetit, 4e étage, Montréal (343-6111) — Architectures du XXe siècle, exposition itinérante réalisée par le Musée de la Civilisation, jusqu'au 14 nov. — Photographies de Francine Mignier et dessins de Lucie Desrochers, jusqu'au 31 oct., mar. au sam.

GALERIE BARBARA SILVERBERG: 2148 Mackay, Montréal (832-3987) — Céramiques et gravures de Paul Mathieu, du 5 oct. au 12 nov.

GALERIE SKOL: 279 ouest Sherbrooke, espace 311A, Montréal (842-4021) — Oeuvres de Johanne Gagnon, du 5 au 27 oct.

GALERIE 67: 990 de Salaberry, Québec (418-522-2233) — Oeuvres sur papier de Betty Goodwin, jusqu'au 31 oct.

GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de François-Xavier Marange, du 26 oct. au 26 oct.

GALERIE UQAM: Pavillon Judith-Jasmin, Montréal — Salle J-R 120. Topographies de corps transparents de Elyse St-Amour, jusqu'au 3 nov. — Huit peintres vaudois, jusqu'au 24 nov.

GALERIE VERTICALE: 1897 ouest Dagenais, Laval (628-8684) — « Affaires d'art » collections d'entreprises, jusqu'au 10 nov.

GALERIE WEST END: 1358 ave Greene, Westmount (933-4314) — Oeuvres de Dawn McCracken, du 30 oct. au 13 nov.

GUILDE GRAPHIQUE: 9 ouest St-Paul, Montréal (844-3438) — 25 ans d'images à la Guilde graphique « oeuvres anciennes et rares, épreuves d'atelier et créations récentes en gravure québécoise, jusqu'au 25 nov., mar. au dim.

L'INSPECTEUR ÉPINGLE: 4051 St-Hubert, coin Duluth, Montréal (598-7764) — L'Inspecteur Épingle présente Les Agents Noirs, du 13 oct. au 3 nov., le 27

oct. atelier de production avec public, le 3 nov. vernissage et encan des oeuvres

JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave du Parc, Laval — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h.

MAISON DES ARTS DE LAVAL: 1395 ouest boul. de la Concorde, Laval (662-4442) — Sculptures sur bronze de Liard — Tableaux récents des artistes de l'Académie de peintres professionnels de Laval, jusqu'au 17 nov.

MAISON D'ART ST-LAURENT: 742 Décarie, St-Laurent (744-6683) — Huiles récentes de Rod Charlesworth, jusqu'au 27 oct.

MAISON DU PRESSOIR: 10,865 du Pressoir (instr. Henri-Bourassa) Montréal — Tous les instruments qui servent à mesurer le temps, du clepsydre à l'horloge atomique — Histoire de la photographie, du 8 sept. au 27 oct.

MICHEL TIRÉAULT ART CONTEMPORAIN: 1192 Beaudry, Montréal (521-2141) — Oeuvres récentes de Louis-Pierre Bougie, du 23 oct. au 23 nov.

OBORO: 3981 St-Laurent, Montréal (844-3250) — Travaux récents de Roger Bellemare, du 12 oct. au 10 nov.

OCCURRENCE: 911 est Jean-Talou, Montréal (495-3353) — Environnement sculptural de Nicole Houle, du 30 oct. au 24 nov.

L'OEIL DE POISSON: 25 ouest boul. Charest, Québec (418-648-2975) — Oeuvres de Josée Pellerin, jusqu'au 10 nov.

OPTICA: 3981 St-Laurent espace 501, Montréal (287-1574) — B. Caruso, J.M. Delavalle, Y. Gaucher, R. Martin, J. Poldas et H. Saxe, du 12 oct. au 10 nov.

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADÈLE: Ste-Adèle — Oeuvres de Mario Verdon, du 12 oct. au 21 nov.

PETITE GALERIE D'ART DE ST-CALIXTE: 6160 Route 335, St-Calixte (872-7882) — Oeuvres de Jaroslav Svoboda, du 20 oct. au 17 nov.

SALLE WILFRID-PELLETIER: PDA, Montréal — Oeuvres contemporaines exécutées par des artistes suisses résidant au Québec, jusqu'au 10 nov.

VEUX-PRESBYTÈRE DE ST-BRUNO: 15 Des Peupliers, St-Bruno (653-7872) — Oeuvres récentes de Marcel H. Poirier, jusqu'au 3 nov.

WADDINGTON AND GORCE INC.: 2155 Mackay, Montréal (847-1112) — Oeuvres récentes de John Fox, du 26 oct. au 14 nov.

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — « Objets de civilisation » exposition permanente — « La barque à voile » exposition permanente — « Mémoires » exposition permanente — Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence — Jeux, jusqu'au 5 janv. 92

MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) — Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence — Exposition des oeuvres de T. Renaud, décorateur d'églises, du 19 sept. au 17 nov. Ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h, sauf le lundi, visite commentée pour groupes en semaine sur réservation, le dimanche à 14h 30.

MUSÉE DE LACHINE: 110 chemin LaSalle, Lachine (534-3471 poste 346) — La Dépendance: installation de Denyse Gérin, jusqu'au 3 nov. — Oeuvres sculpturales de Dominique Valade, jusqu'au 27 oct., mer. au dim. de 11h30 à 16h30

MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150) — Duplessis, du 16 mai au 15 janv. — La Collection du Musée, exposition permanente — Oeuvre de David Moore, dans la Touraille du Pavillon Baillarge — Entre murs et nuages — le jardin de Paul Lacroix, du 30 juin au 31 mars 1992 — La Peinture au Québec 1820-1850: Nouveaux regards, nouvelles perspectives, du 16 oct. au 5 janv. 92 — tous les jours

MUSÉE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC: 9 rue de l'Université, Québec (692-2843) — 1er étage: « Et s'il ne restait qu'une poignée de portier » exposition sur l'évolution du concept architectural du Séminaire de Québec, jusqu'au 12 janv. — Art du Québec, oeuvres du 19e siècle, jusqu'au 31 déc. 91 — Cabinet des médailles — 2e étage: « Les arpentiers du ciel » exposition sur l'astronomie qui retrace l'enseignement de cette science au Séminaire de Québec durant le 19e siècle, jusqu'au 6 janv. 92 — 3e étage: Art Oriental — 4e étage: Orfèvrerie

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: Cité du Havre, Montréal (873-2878) — Dans le cadre du Mois de la Photo à Montréal, « Le corps vacant », photographies de Helen Chadwick, Dorit Cypis, Johnnie, Edvard Munch, Anna Hoggie, Brian Pitt, Rudolf Schwarzkogler, Sandra Semchuk et Jo Spence, du 4 août au 27 oct.

MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — « Arts anciens et traditions artisanales du Québec » exposition permanente — « Une église, un musée, une histoire » architecture et histoire du bâtiment qui abrite le musée, jusqu'au 28 déc. 92

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Les années 20: l'âge des métropoles, du 20 juin au 10 nov., tous les jours de 10h à 19h, le sam. jusqu'à 21h.

(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 Baie, Montréal (939-7000) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 20,000 dessins et estampes de Maîtres, 120,000 livres, 45,000 photographes, ainsi que des fonds d'archives importants — Publications de l'avant-garde soviétique, jusqu'au 27 oct. — Ian Paterson: le Jardin du Luxembourg, jusqu'au 10 nov. — Paraboles et autres allégories: l'oeuvre de Melvin Charney 1975-1990, jusqu'au 12 janv. 92 — mer. et ven. de 11h à 18h, jeu.

MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — « Arts anciens et traditions artisanales du Québec » exposition permanente — « Une église, un musée, une histoire » architecture et histoire du bâtiment qui abrite le musée, jusqu'au 28 déc. 92

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Les années 20: l'âge des métropoles, du 20 juin au 10 nov., tous les jours de 10h à 19h, le sam. jusqu'à 21h.

(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 Baie, Montréal (939-7000) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 20,000 dessins et estampes de Maîtres, 120,000 livres, 45,000 photographes, ainsi que des fonds d'archives importants — Publications de l'avant-garde soviétique, jusqu'au 27 oct. — Ian Paterson: le Jardin du Luxembourg, jusqu'au 10 nov. — Paraboles et autres allégories: l'oeuvre de Melvin Charney 1975-1990, jusqu'au 12 janv. 92 — mer. et ven. de 11h à 18h, jeu.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: Cité du Havre, Montréal (873-2878) — Dans le cadre du Mois de la Photo à Montréal, « Le corps vacant », photographies de Helen Chadwick, Dorit Cypis, Johnnie, Edvard Munch, Anna Hoggie, Brian Pitt, Rudolf Schwarzkogler, Sandra Semchuk et Jo Spence, du 4 août au 27 oct.

MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — « Arts anciens et traditions artisanales du Québec » exposition permanente — « Une église, un musée, une histoire » architecture et histoire du bâtiment qui abrite le musée, jusqu'au 28 déc. 92

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Les années 20: l'âge des métropoles, du 20 juin au 10 nov., tous les jours de 10h à 19h, le sam. jusqu'à 21h.

(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 Baie, Montréal (939-7000) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 20,000 dessins et estampes de Maîtres, 120,000 livres, 45,000 photographes, ainsi que des fonds d'archives importants — Publications de l'avant-garde soviétique, jusqu'au 27 oct. — Ian Paterson: le Jardin du Luxembourg, jusqu'au 10 nov. — Paraboles et autres allégories: l'oeuvre de Melvin Charney 1975-1990, jusqu'au 12 janv. 92 — mer. et ven. de 11h à 18h, jeu.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: Cité du Havre, Montréal (873-2878) — Dans le cadre du Mois de la Photo à Montréal, « Le corps vacant », photographies de Helen Chadwick, Dorit Cypis, Johnnie, Edvard Munch, Anna Hoggie, Brian Pitt, Rudolf Schwarzkogler, Sandra Semchuk et Jo Spence, du 4 août au 27 oct.

ARTS VISUELS

Le plaisir, le discours, le désir

Denis Rousseau
Galerie Christiane Chassay,
20 rue Marie-Anne ouest
Jusqu'au 26 octobre.

Jean Dumont

DE FAÇON très élémentaire, les installations, dans les arts visuels, sont caractérisées d'une part par les relations formelles ou significatives qui existent entre les divers éléments qui les composent, et souvent aussi par le même type de relations qu'entretiennent ces éléments avec le lieu qui les accueille et, d'autre part, le fait que ces relations variées tissent au sein de l'ensemble un sens second qui vient enrichir ou modifier le sens particulier de chacun de ses éléments.

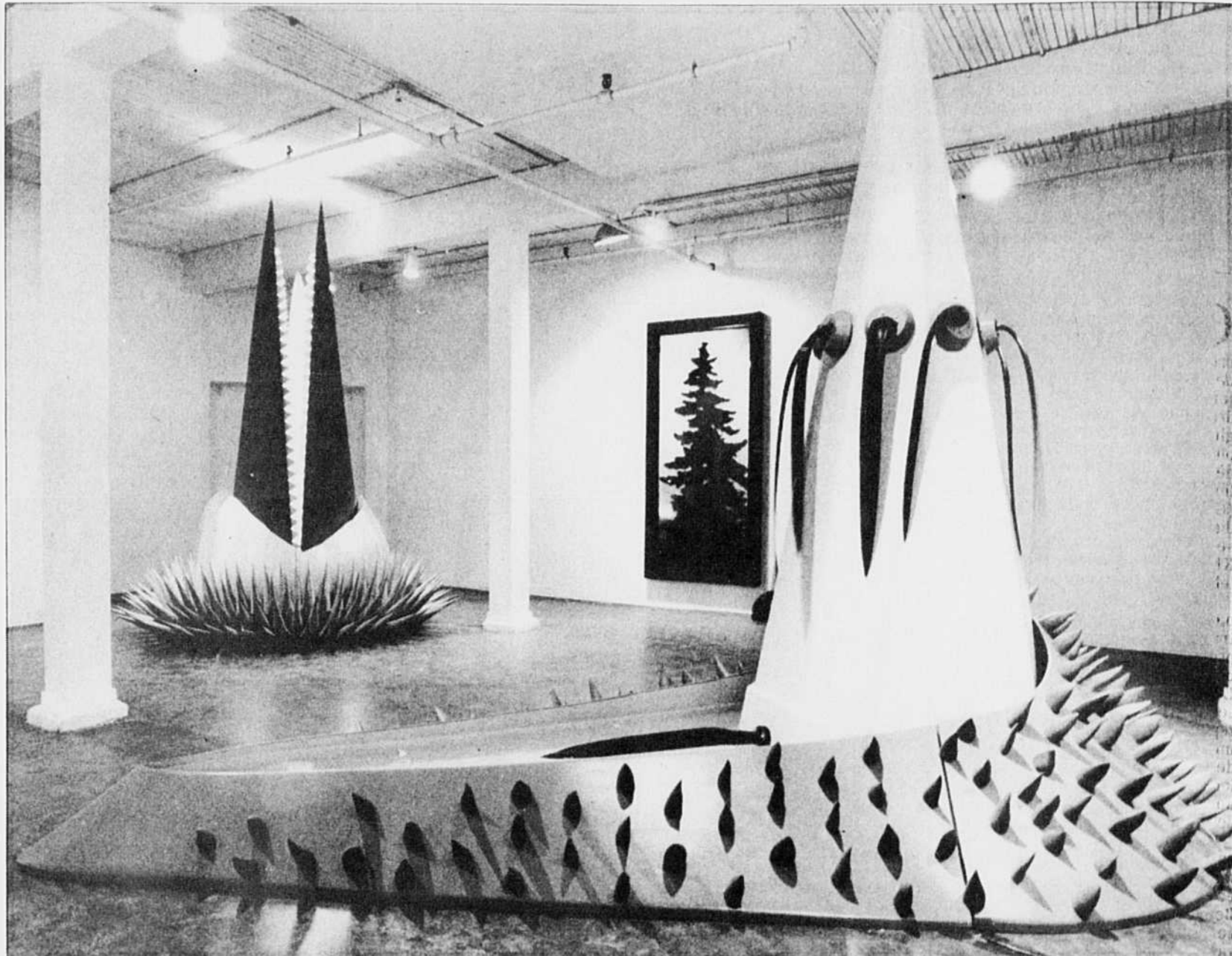
L'exposition de sculptures que présente Denis Rousseau à la Galerie Christiane Chassay n'est pas, selon ces standards, véritablement une installation, bien que certaines pièces, composées de deux ou trois éléments, pourraient être considérées comme des installations partielles, et que le sens circule d'une oeuvre à l'autre puisque toutes les pièces sont élaborées autour de quelques thèmes liés les uns avec les autres, pour ne pas dire qu'ils sont satellites d'une même préoccupation.

Pourtant, au cours de sa visite, le spectateur qui sait rester disponible et accessible, ne peut manquer d'être frappé d'une curieuse impression, faite de deux éléments antagonistes.

D'un côté, il se sent inclus dans l'exposition. Peut-être plus d'ailleurs que dans certaines installations véritables qui peuvent très bien laisser le spectateur sur la marge des relations que les pièces entretiennent entre elles. Les sculptures n'ont rien de commun avec ce que nous avons l'habitude de voir, et pourtant l'inclusion, pour ne pas dire l'adhésion, du spectateur est autant physique que mentale, leur matière et le mouvement qui les anime y est sûrement pour quelque chose. Ces mouvements qui font vibrer sensuellement des éléments de caoutchouc, tourner une balise conique flanquée de flammes noires, jacasser des langues lumineuses, ouvrir un énorme bec denté garni des dents du diable, le tout au son de bruits infernaux, sont déclenchés par des programmes aléatoires, et l'attente quelque peu tendue de ces manifestations séduit et attire le spectateur dans cet environnement qui lui est pourtant totalement étranger.

Qui plus est, à cause peut-être de la complexité pressentie de la mise au point de cette animation, ou à cause de l'illusion organique du caoutchouc, s'établit une sorte de complicité très humaine entre le regardeur et l'artiste. Qu'il soit là ou non, qu'on le connaisse ou pas, sa présence dans l'environnement est souhaitée ou considérée comme naturelle. En fait nous en venons très rapidement à ne plus détacher les sculptures de leur environnement, donc à ne plus nous distancier d'elles, et à vivre le lieu comme un espace total.

Cette réaction est d'autant plus curieuse que, d'un autre côté, les sculptures de Denis Rousseau font tout



Denis Rousseau expose à la galerie Christiane Chassay.

pour défendre leur intimité. Leurs bases sont hérissées de pointes acérées tournées vers celui qui s'en ap-

proche. Leurs couleurs criardes font tout pour le repousser, les bruits épouvantables lui cassent les oreilles, les mouvements le troublent ou le menacent...

Cette notion d'extérieur/intérieur est commune dans les expositions de cet artiste et oblige le spectateur, pour la surmonter, à poser des gestes ou à prendre des décisions qui l'inquiètent ou le gênent, celui-ci se retrouve vite au coeur d'une relation d'attraction/haine. Une chose est sûre : ce travail ne laisse pas indifférent.

C'est peut-être, plus que tout, cette impossibilité de l'indifférence, bien proche de la complicité, qui rend un

peu académiques les discussions sur le kitsch dans le travail de Rousseau. À propos de son exposition précédente à la même galerie, en 1989, titrée d'ailleurs « L'installation de l'indifférence », Jocelyne Lepage parlait « d'hyperkitsch ». Jennifer Couelle inventait le néologisme « soft kitsch » qui définirait un kitsch actif au lieu de passif. Gilles Daigneault écrivait que si comme le dit Édgard Morin le kitsch est la grande victoire du talent sur le génie les sculptures de Rousseau sont tout sauf kitsch.

L'artiste, quant à lui, affirme qu'il n'a aucune volonté de faire kitsch. Alors, le kitsch n'existe peut-être tout simplement pas en soi, et n'est, comme le péché dans la morale, que dans l'oeil, ou le goût du regardeur. Ce débat donne sans doute par contre une des clés générales de la démarche de Rousseau : une réaction, une affirmation passionnée contre les limites, les restrictions, les interdits, manifestés ou latents, dans la société aussi bien que dans le monde de l'art. Sa conquête des couleurs qui

nous assaillent a été, dit-il, une véritable lutte pour se donner le droit de les employer.

Ce bec menaçant dressé vers le ciel, et qui s'ouvre sur un pépiement d'oiseau. Cette voix, dans le « discours français », qui parle une langue syntaxiquement et grammaticalement parfaite, mais dont les phrases ne veulent strictement rien dire. Cette panopie de langues rougées qui s'agitent frénétiquement sur le mur. Cette plantation de langues de caoutchouc qui frémissent spasmodiquement entre l'inerte et le vivant... L'oeuvre de Denis Rousseau regorge de trop de symboles pour que je prenne le risque de les interpréter à sa place. Chacun d'entre nous peut les faire siens. Ce que je pressens, c'est que dans sa façon de dire ces choses comme personne ne les a jamais dites, particulièrement dans l'air raréfié de certains milieux, y compris ceux de l'art, cette oeuvre est importante. Laissez le plaisir l'emporter sur les interdits.

oeuvres sur papier
HENRY SAXE
du 19 octobre
au 23 novembre
GALERIE KÔ-ZEN
532 EST, RUE DULUTH
MONTRÉAL H2L 1A9 - 842-0342

BLANC CHAÏTE
ENTRÉE LIBRE
À L'ART CONTEMPORAIN
1 9 9 1
EXPO - FOIRE INTERNATIONALE D'ART CONTEMPORAIN À MONTRÉAL
À LA PLACE BONAVENTURE
Hall d'exposition Sud -
Entrée rue Saint-Antoine
13 AU 17 NOVEMBRE 1991
32 GALERIES DU QUÉBEC,
DU CANADA, DES
ÉTATS-UNIS ET D'AUTRICHE
**PAYS INVITÉ:
LES ÉTATS-UNIS**
DIFFÉRENTS VOILETS
D'EXPOSITIONS
HEURES D'OUVERTURE:
du mercredi 13 au samedi 16
novembre, de midi à 21 h; le
dimanche 17 de midi à 18 h.
ENTRÉE LIBRE AU PUBLIC
ENTRÉE LIBRE À L'ART
CONTEMPORAIN est une réalisation
de l'Association des galeries d'art
contemporain de Montréal
(AGACM), 1435, rue de Bleury,
bureau 806, Montréal
(Québec) H3A 2H7
**POUR INFORMATION:
(514) 843-3334**

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165
Mardi au samedi de 9h30 à
17h30 et sur rendez-vous
CHARLOTTE FAUTEUX
Aquarelles et gravures
Vernissage aujourd'hui à 14h.
L'exposition se poursuit
jusqu'au 3 novembre
Ouvert les dimanches
27 octobre et 3 novembre
de 13h. à 17h.

EXPOSITION NÉRÉE DE GRÂCE MARCEL FECTEAU
Vernissage le mercredi
30 octobre à 19h
L'exposition se poursuivra
jusqu'au 10 novembre 1991
michel ange
430, RUE BONSECOURS
VIEUX-MONTRÉAL 875-8281
OUVERT DU MAR. AU DIM. DE 11 À 18H.
SPÉCIALITÉ: INVESTISSEMENT DANS L'ART
ACHETONS TABLEAUX COMPTANT

ART ACTUEL 91
60 peintres
de la relève
1, 2, 3 NOVEMBRE
de 11h à 21h
UNION FRANÇAISE
429, rue Viger est - Montréal
Métro : Champ de Mars

AFFICHES ENCADREMENT LAMINAGE
atelier 66
COIN ST-LAURENT ET FAIRMOUNT
276-2872

GALERIE D'ART STEWART HALL
Centre Culturel de Pointe-Claire
176 Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254
"Holly King" photographies
en collaboration avec la Galerie Brenda Wallace
"Lois Schklar: Collective Memories"
Mise en circulation par l'Ontario Crafts Council
du 27 octobre au 1er décembre 1991
Vous êtes invités à rencontrer les artistes dimanche le 27 octobre de 14h à 16h
Du lun. au ven. de 14h à 17h - lun. et mer. soir. de 19h à 21h sam. et dim. de 13h à 17h
Admission gratuite - Accessible par ascenseur

"AFFINITÉS SÉLECTIVES"
GRAHAM CANTIENI et JAMES LECHAY
jusqu'au 30 octobre 1991
GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

oeuvres récentes
B. GABRAITH CORNELL SCA.
expérience nordique
Jusqu'au 3 novembre 1991
Galerie *Atelier LUKACS*
1529, rue Sherbrooke Ouest, Montréal
Québec H3G 1L7 (514) 933-9877
du mar. au sam. de 9h30 à 17h30, dim. de 13h à 16h

SHOKICHI SATO
sculptures récentes
jusqu'au 2 novembre
GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke 845-7833/845-7471
Mar. ven.: 10h. à 17h.30 sam.: 10h à 17h

JOHN FOX
Vernissage
aujourd'hui à 15h
jusqu'au 14 novembre

WADDINGTON & GORCE INC.
2155 rue Mackay,
Montréal, Québec,
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

Louis-Pierre Bougie
monotypes - gravures
et dessins
jusqu'au 23 novembre
Avec la participation
du ministère des Affaires
culturelles du Québec
1192, rue Beaudry, Montréal
(Québec) Canada H2L 3E4
Tél.: (514) 521-2141
Télec.: (514) 521-6678
Michel Tétrault Art Contemporain

FRANCINE SIMONIN
Galerie Elea London
1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3646
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

RENÉE DUROCHER
oeuvres récentes
jusqu'au 6 novembre
GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN
1434 Sherbrooke O. Montréal, 849-3637

CIRCA
CENTRE D'EXPOSITION ART CÉRAMIQUE CONTEMPORAIN
«Retour de Russie»
TATIANA DEMIDOFF-SEGUIN
jusqu'au 9 novembre
372 rue Sainte-Catherine ouest, suite 444
Tél.: (514) 393-8248

25 octobre — 25 novembre
Exposition anniversaire
25 ANNÉES DE CRÉATION À LA GUILDE GRAPHIQUE
Estampes originales — oeuvres uniques sur papier
Vernissage: dimanche 27 octobre 14h — 17h
LA GUILDE GRAPHIQUE
9, St-Paul ouest, Vieux-Montréal
844-3438
Heures d'ouverture de la Galerie: lundi-samedi: 10h - 18h / Dimanche 13h - 18h

BLA C. remercie le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, la Commission d'initiative et de développement culturels, le ministère des Affaires culturelles du Québec et Communications Canada.